

Pierre Béhel

Au bord du lac
Personne n'est innocent

Roman

A u b o r d d u l a c

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

<http://www.pierrebehel.fr>

Ce livre a d'abord été publié sous le pseudonyme de Luke Blaisian et le titre « Le garçon sur le ponton ».

A u b o r d d u l a c

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.fr>

Au bord du lac

A u b o r d d u l a c

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

A u b o r d d u l a c

Au bord du lac

4 juillet 2018

Le garçon se tenait debout sur le ponton. Le ponton avançait sur les eaux du lac à partir du quai principal. Les eaux du lac s'étendaient sur plusieurs kilomètres dans toutes les directions, sauf celle du village de Grüneberg. Le quai principal suivait la berge sur une centaine de mètres. C'est là qu'étaient amarrés presque tous les bateaux. En fait de bateaux, la plupart étaient de simples barques motorisées utilisées par les pêcheurs ou les promeneurs, des gens de la ville possédant une maison de campagne à Grüneberg et qui s'aventuraient parfois sur les eaux du lac, en été.

Le garçon se tenait debout sur le ponton. Il regardait les eaux du lac. Il regardait au loin. En fait, son regard ne semblait viser rien de précis. La seule chose certaine, c'est qu'il tournait le dos au quai principal dont le ponton formait une perpendiculaire. Il tournait donc le dos à la kermesse.

Le garçon se tenait debout sur le ponton. Peut-être portait-il son regard vers les montagnes entourant le lac. La seule rive où il y avait une terre assez plate et assez vaste pour abriter un village était celle où avait pris naissance Grüneberg. Il y avait bien quelques maisons dispersées autour du lac. Certaines n'étaient accessibles que par barques. D'autres pouvaient être

A u b o r d d u l a c

atteintes par des chemins de terre. La seule véritable route arrivant jusqu'ici desservait uniquement Grüneberg.

Le garçon se tenait debout sur le ponton. Il ne bougeait plus depuis un moment, du moins de manière sensible, visible par les gens se trouvant à la kermesse. Le soleil était en train de se coucher mais, en cette saison, il se couchait tard. Il était l'heure du dîner et chacun profitait des stands de la kermesse pour prendre des saucisses grillées sur le feu de bois ou des parts de tourtes ainsi que de la bière ou du vin, parfois des jus de fruits mixés.

Le garçon se tenait debout sur le ponton. Tout d'un coup, au sein de la kermesse, un homme s'inquiéta de ne plus voir son fils à ses côtés alors qu'il venait d'achever une conversation avec un voisin. La conversation, il est vrai, avait duré un bon quart d'heure. L'homme était triste, il parlait peu. Il lui fallait boire de la bière pour commencer à ressembler à celui qu'il était jadis, avant les drames. Il ne lui restait qu'un fils. Il ne pouvait pas le perdre.

Le garçon se tenait debout sur le ponton. Il avait une douzaine d'années. Le dernier drame datait de deux ans. Mais ce n'était pas le premier. Au collège, il avait fallu bien des admonestations des enseignants pour que le garçon ne soit pas ostracisé. Jusqu'à présent, tout semblait être rentré dans l'ordre. Même si le garçon

A u b o r d d u l a c

parlait peu, encore moins que son père, qui était pourtant l'épicier du village.

Le garçon se tenait debout sur le ponton. Le Père Louis Semper, le curé du village, avait soudain interrompu une conversation avec des paroissiennes. Il avait aperçut l'épicier du village, Joseph Foster, en plein désarroi. Son fils n'était plus à côté de lui. Puis le regard du père s'était porté vers le ponton, machinalement, comme on regarde partout quand on cherche quelque chose. Et le regard du curé avait suivi celui de l'épicier quand ce regard là s'était figé. Le curé s'était tu. Il regardait aussi le ponton. Et puis les paroissiennes, surprises du soudain silence de leur curé, regardèrent dans la même direction. Elles se figèrent tout autant.

Le garçon se tenait debout sur le ponton. Tout le monde le voyait de dos : aucune barque ne naviguait en ce jour de fête. Mais on le vit bien baisser la tête. Il regardait l'eau du lac au plus près du ponton. « William ! » appela le père, y mêlant peur et autorité. Il commença à marcher vers son fils. Son pas était saccadé, comme s'il avait peur d'avancer.

Le garçon se tenait debout sur le ponton. Il regardait l'eau du lac. Il la regardait maintenant au plus près du ponton. L'eau était transparente et pure sur l'essentiel de son épaisseur. Mais, au fond, il y avait une couche de vase et d'algues.

Le garçon se tenait debout sur le ponton. Etait-ce un effet d'optique ? Il commença à voir la vase former

Au bord du lac

un corps de jeune fille, les algues lui faire des cheveux. C'était sa sœur. Ou plutôt sa demi-sœur. Elle lui souriait avec cet air pervers qu'elle arborait souvent.

Le garçon ne se tenait plus debout sur le ponton. Il avait plongé. Ou sauté. Ou était tombé. Qu'importe. Il était dans l'eau. Il se laissait couler vers sa sœur. Elle l'appelait. Elle lui disait qu'ils étaient de la même famille. Elle lui affirmait qu'elle ne pouvait que l'aimer, lui son frère, ou plutôt son demi-frère. Pourvu qu'il la rejoigne.

La vase se troubla, les algues partirent dans toutes les directions. Le corps de la jeune fille disparut. Quelqu'un avait plongé sans précaution. William Foster sentit qu'on le tirait hors de l'eau. On le forçait à revenir à la surface. On lui serra la poitrine pour l'obliger à respirer.

Aidé par des habitants du village, Joseph Foster hissa son fils sur le quai. William était amorphe mais il respirait. On l'allongea sur le quai. Des gens se précipitaient en provenance de la kermesse. Un drame avait eu lieu. C'était plus amusant que les stands des différentes associations et magasins.

« C'était Julia. Elle m'a appelé. »

Le garçon dit ces quelques mots puis se tut.

A u b o r d d u l a c

4 juillet 2016

Julia était sur le ponton. On commençait à entendre les premiers bruits de la kermesse annuelle. Il était plus que temps qu'elle rentre chez elle, à l'épicerie du village. Son père allait s'inquiéter. Pourtant, elle fêterait ses vingt ans en Novembre. Elle n'était plus une petite fille.

Julia était sur le ponton. Elle venait souvent ici, regarder le lac. Elle aimait le faire aussi bien quand elle était triste que quand elle était joyeuse. Aujourd'hui, elle était venue parce qu'elle était joyeuse. Elle aimait coucher avec cet homme. Le fait qu'il n'aurait jamais dû coucher avec elle ne faisait qu'accroître son bonheur. Mais il fallait, c'était l'inconvénient de la situation, que tous les deux soient discrets.

Julia était sur le ponton. Elle n'aurait pas dû y venir. Mais c'était trop tard. Elle y était venue. Elle y avait rencontré son destin. Comme sa mère, Julia était diabétique. Comme sa mère, morte il y a un peu plus de dix ans. Le 2 février 2006, Anita Adam épouse Foster était morte, laissant sa fille unique Julia à demi orpheline. Et son père... Son père...

Julia était sur le ponton. En pensant à son père, maintenant, elle était triste. Pourquoi avait-elle cessé de focaliser son esprit sur son bonheur, un bonheur

A u b o r d d u l a c

pourtant encore récent, qui ne datait pas de plus de quelques minutes ? Ah oui, sa mère. Sa mère était morte. Et, évidemment, en pensant à sa mère, elle avait pensé à son père. Logique.

Julia était sur le ponton. Elle sentait les symptômes qu'elle connaissait bien depuis qu'elle était toute petite. Elle savait qu'elle devait reculer, retourner vers sa maison, le plus vite possible. Mais c'était déjà trop tard. La tête lui tournait. Elle n'avait plus de sucre sur elle. Elle avait tout mangé au moment où elle était avec l'homme.

Julia était sur le ponton. Elle n'avait plus de volonté. Derrière elle, elle entendait les premiers bruits de la kermesse annuelle. Ces bruits auraient dû la rendre joyeuse. Mais c'était trop tard. Elle n'était plus ni joyeuse ni triste. Elle était en train de quitter son corps.

Personne ne regardait vers le ponton. Personne n'entendit le bruit de la jeune fille tombant dans l'eau. Personne ne la vit disparaître sous les algues, dans la vase. Personne ne la reverrait avant que la putréfaction ne la fasse remonter à la surface, méconnaissable. On ne verrait même plus les innombrables traces de piqûres d'insuline sur ce corps gonflé. La jeune fille s'était noyée. Tout le village serait triste. Son père serait effondré. Il ne serait pas le seul. Dans le village, un autre homme se sentirait coupable.

A u b o r d d u l a c

7 juillet 2018

Les gîtes loués aux touristes avaient été construits pas très loin du lac. Il y en avait une quinzaine dont beaucoup avaient une vue plus ou moins directe sur le quai et le ponton, une quinzaine de petits chalets parodiant l'architecture des maisons traditionnelles de la région. Les autres donnaient sur la grande place du village, là où avait eu lieu la kermesse trois jours plus tôt. L'épicerie, qui tenait lieu en fait de magasin général, se situait juste derrière les gîtes, au contact de la grande place. L'église n'était pas très loin, de l'autre côté de la place. Avec un presbytère juste à côté. Et le vieux cimetière faisait comme un jardin derrière les deux bâtiments.

Provenant de toute évidence de la ville, la voiture s'arrêta devant l'un des gîtes. La gérante du mini-village attendait déjà, debout devant la porte. Elle se mit à sourire à son client quand celui-ci descendit et vint la rejoindre. Ils échangèrent quelques mots d'une grande banalité. Elle lui remit les clés, lui fit visiter le logement qu'il venait de louer, lui présentant l'électro-ménager tout comme les différentes pièces. Puis elle s'en alla, laissant l'homme décharger ses grosses valises.

Morose, peut-être plus encore que d'habitude, Joseph Foster passait par là, par pur hasard. Il allait sur

A u b o r d d u l a c

le port acheter du poisson à un des pêcheurs qu'il avait vu rentrer. Sans doute pourrait-il trouver deux truites, pour lui-même et son fils. Quoi de meilleur, pour retrouver la bonne humeur, que de manger une truite grillée au jus de citron, avec un écrasé de pommes de terre dans lequel fond une noisette de beurre ?

« Bien le bonjour, Monsieur Foster » lança l'homme, posant ses valises par terre pour tendre sa main à l'épicier.

Celui-ci fut surpris d'être ainsi interpellé. Il s'arrêta, se retourna et, par pur réflexe, serra la main tendue.

« Bonjour, Lieutenant. Que diable venez-vous faire ici ? »

« Lors de mes deux enquêtes vous concernant, la mort de votre première femme et celle de votre fille, j'ai appris à apprécier ce village. J'ai donc décidé d'y revenir passer quelques jours de repos. Je vais sans doute louer une barque et pêcher un peu dans le lac. »

« Quelle idée inattendue de votre part... Eh bien, je vous souhaite de bonnes vacances. »

L'épicier fut retenu dans son début de départ par la conversation que voulait tenir le policier.

« C'est tout de même étrange que, quelques jours avant mon arrivée, votre fils soit à deux doigts de se noyer. En prétendant avoir été appelé par sa demi-sœur. »

A u b o r d d u l a c

« Un pur hasard. Le médecin a dit qu'il fallait que William se repose. Dans la région, cela fait longtemps que plus personne ne croit aux fantômes. »

« C'est une erreur. Les fantômes hantent souvent les lieux de crimes non-élucidés. »

« A ma connaissance, aucun crime... »

« Je parlais de votre fille, bien sûr. Même si, officiellement, l'affaire est classée : banal accident. Vous savez que je n'étais pas d'accord. »

« Je me souviens. »

« Enfin, bon, je suis en vacances... »

« Voilà. Je vous laisse, lieutenant : je veux ramener des truites pour ce soir. »

« Bon après, Monsieur Foster. Et à bientôt. »

L'épicier tressaillit et s'éloigna en marmonnant une salutation adaptée. Le retour du lieutenant Mathias Richard ne lui plaisait pas. Trop de malheurs lui étaient tombés dessus à chaque apparition de cet homme, pourtant honnête. Il était normal que le lieutenant ait soupçonné le mari lors de la mort d'Anita Adam épouse Foster. Joseph Foster ne lui en avait pas voulu. D'autant qu'il avait un alibi.

C'était la suite le problème. Mathias Richard avait fait son travail, son simple boulot de flic. Toutes les conséquences, eh bien, ce n'était pas son affaire. Le meurtre avait été résolu. Point. Gérer la situation, ensuite, avait été le calvaire de Joseph Foster. Et celui-ci ne pouvait même pas en vouloir à qui que ce soit : tout

Au bord du lac

était de sa faute, en fait. Il le savait. C'était lui le vrai, l'authentique, le réel coupable.

Et le poids de cette culpabilité lui pesait depuis sur les épaules. Quand, dix ans après, sa fille était morte, cela avait été encore pire. Mathias Richard, qui connaissait le village, avait été envoyé pour enquêter. Mais, cette fois, pas d'enquête approfondie. Les autorités compétentes avaient rapidement décidé qu'il valait mieux occuper le lieutenant ailleurs. Et l'affaire avait été classée. Un peu vite. Trop vite. Et Mathias Richard, en bon petit flic besogneux, n'était pas satisfait.

Il était rentré dans la police comme d'autres rentrent dans les ordres. C'était sa vocation, sa mission, sa vie. Cette jeune fille de vingt ans ne pouvait pas être simplement tombée dans l'eau sans que personne ne la voit. Si elle avait ressenti les symptômes d'une crise de diabète, jamais elle n'aurait approché de l'eau. Sauf si cela avait été un suicide. Mais, dans ce cas, pourquoi se serait-elle suicidée ? A cet âge, cela aurait pu être un chagrin d'amour. Mais personne, dans le village, ne lui connaissait d'amant depuis près de deux ans.

Elle était plutôt du genre sage pour tout le monde. Dépuçelage dans les buissons de la montagne, avec un copain d'école, quelques étés plus tôt. Quelques aventures ici ou là. Et ensuite, plus rien. Ca aussi, ça turlupinait Mathias Richard. Et si elle avait eu un amant ayant eu besoin de cacher une liaison ?

Au bord du lac

Le corps repêché n'était pas celui d'une jeune fille enceinte. C'était la première chose que Mathias Richard avait demandé au légiste, après la cause de la mort. Pas plus de trace de sperme. La fille devait prendre ses précautions. L'homme aussi. Ou les hommes. La fille était tombée dans l'eau et s'était retrouvée dans la vase. Elle s'était noyée. Il y avait de la vase dans ses poumons. Elle était tombée vivante. Ce n'était pas un assassinat antérieur dissimulé sous forme d'un accident ou d'un suicide. Si meurtre il y avait, c'était dans le fait de jeter cette fille dans l'eau.

Mais, alors, pourquoi la fille n'aurait pas appelé au secours ? Pourquoi n'aurait-elle pas nagé ? Elle était bonne nageuse et s'amusait souvent dans le lac, un peu plus loin, là où l'eau est claire.

Donc, pas de mobile, pas de processus, pas de suspect... Le classement de l'affaire était logique. Seul Mathias Richard boudait. Son instinct de flic lui disait que c'était un meurtre.

Le lieutenant s'était repassé en tête toute l'affaire Julia Foster en rentrant ses valises dans son gîte de vacances. Il n'avait aucune raison logique de continuer de s'intéresser à cette fille morte depuis deux ans. Sauf une : la mort de sa mère, Anita Adam épouse Foster.

Joseph Foster ne s'était pas retourné jusqu'à son arrivée au port. Il avait peur. Ce flic lui amènerait encore des malheurs. Et le dernier malheur qui pourrait lui arriver serait de perdre son fils.

Au bord du lac

Une fois sur le quai, Joseph Foster avait profité de sa discussion avec le pêcheur qui venait de rentrer pour se retourner vers le village. Mathias Richard était en train de rentrer ses affaires dans son gîte. Il eut soudain envie de savoir quelle barque le lieutenant allait louer. Il suffirait d'un petit trou, d'un bouchon qui glisserait au bout de quelques heures, quand la barque serait au beau milieu du lac... Non, Joseph Foster avait bien des défauts mais il n'était pas un assassin.

Quand il eut acheté deux truites, prestement emballées dans une feuille de papier journal, Joseph Foster rentra chez lui. Il repassa devant le chalet loué par le policier, désormais rentré. La porte était fermée.

Enfin, Joseph Foster franchit le seuil de sa boutique. William était derrière la caisse. A douze ans, il avait l'habitude maintenant. Il avait remplacé sa sœur très vite. Il était doué. Comme sa mère. Il avait un esprit rapide.

« Alors, William, des clients ? »

« Deux, papa. Pas grand-chose dans leurs paniers. »

« Je nous ai acheté des truites pour ce soir. Je vais les cuire et nous les mangerons avec un écrasé de pommes de terre. »

« Chic. J'adore ça. »

Au bord du lac

8 juillet 2018

La grande messe du dimanche matin était en train de s'achever. Mains ouvertes, bras à demi-écartés, le curé lisait les intentions de prières de la semaine.

« Ô Seigneur, pour l'âme de Julia Foster, décédée bien prématurément à pas même vingt ans, il y a deux ans cette semaine, nous te prions. »

Tête baissée et mains jointes, Joseph Foster tressaillit. Il écrasa la petite larme d'émotion qui commençait à naître au coin de ses yeux. Il cessa un instant de suivre l'office avec attention, ne pouvant s'empêcher de songer à sa première femme et à sa fille. Enfin, quelques instants plus tard, il entendit la formule de délivrance prononcée par le curé : « allez dans la paix du Christ. »

L'épicier redressa la tête tandis que le curé disparaissait dans la sacristie et que le public se dirigeait vers la sortie. Au fond de l'église, Joseph Foster aperçut le lieutenant Mathias Richard. Leurs regards se croisèrent. Le lieutenant sourit en inclinant la tête. Joseph Foster ne put que répondre à la salutation. Le policier, constatant ainsi qu'il avait été vu, se mit à la suite des autres participants pour quitter l'église par la grande porte sans plus prêter attention à l'épicier.

Au bord du lac

Partant sur le côté, Joseph Foster préféra utiliser la petite porte donnant sur l'arrière du presbytère, près de la porte extérieure de la sacristie. Le commerçant fit un rapide signe de croix en quittant l'église.

D'autres paroissiens venaient aussi remplir leurs devoirs de mémoire et marchaient lentement dans les allées du cimetière. C'était le genre de démarche que l'on faisait en famille et on en profitait pour bavarder, échanger des nouvelles. Joseph Foster, lui, marchait seul, d'un bon pas, et ne parlait pas, en dehors d'un rapide salut à telle ou telle famille.

Les tombes étaient composées pour la plupart de simples rectangles de bois blanc à l'extrémité duquel on avait planté une croix. Chaque rectangle était en général comme une sorte de petit jardin où poussaient des fleurs plantées en pleine terre, nourries par les corps en décomposition. Entre les tombes, en dehors des allées de gravier blanc, il y avait une sorte de gazon qu'un ouvrier de la commune tondait irrégulièrement.

Au bout de quelques minutes, Joseph Foster arriva devant un croisement où se situait une fontaine. Il prit un petit seau métallique posé là pour l'usage commun, le remplit d'eau et se dirigea vers une des tombes proches. Sur la croix, deux plaques avaient été posées : « Anita Foster, née Adam, 17 février 1975 - 2 février 2006 » et « Julia Foster, 3 Novembre 1996 - 4 juillet 2016 ».

Au bord du lac

Soupirant, Joseph Foster posa son seau, se signa et commença une prière silencieuse, tête penchée, le menton reposant sur la poitrine. Il ne put s'empêcher de laisser, cette fois, une petite larme couler de chacun de ses yeux clos. Il s'essuya rapidement le visage avant de renouveler un signe de croix. Puis il reprit son seau et commença à arroser les plantes poussant sur la tombe qui souffraient en effet de la sécheresse estivale. Il prononça alors à voix basse : « puissiez-vous, l'une et l'autre, un jour me pardonner. » Il se demanda s'il oserait se faire enterrer avec elles deux. Ou, peut-être, à proximité. Ou alors, à mi-chemin...

Il s'apprêtait à retourner à la fontaine quand il fut salué amicalement.

« Bonjour, Monsieur Foster. »

« Bonjour, Monsieur le Curé. »

Le Père Louis Semper portait un arrosoir rempli d'eau.

« Je viens d'arroser » lui dit l'épicier.

« Oui, je vous ai vu faire en approchant. J'en profiterai donc pour arroser d'autres tombes moins bien entretenues. J'ai pris l'habitude de venir sur les tombes des personnes décédées que je mentionne dans les intentions de prière de la semaine. »

« Je vous remercie d'avoir songé... »

« Oh, c'est tout à fait naturel. D'autant que votre fille nous a quitté bien prématurément. D'ailleurs, puisque je vous vois, comment va votre fils ? »

Au bord du lac

« Très bien, je vous remercie. Le docteur a dit qu'il fallait qu'il se repose. Comme les vacances scolaires débutent, cela tombe bien. Je pensais l'envoyer dans un camp de jeunes, pour le sortir, mais il préfère rester ici. C'est finalement parfait comme ça. »

« Oui, en effet, cela tombe bien. Eh bien, bonne journée Monsieur Foster. »

« Bonne journée, Monsieur le Curé. »

L'épicier s'éloigna. Perdant un instant son sourire affable, le Père Louis Semper se signa devant la tombe. Tête penchée, menton sur la poitrine, il récita une prière en silence, remuant simplement les lèvres en gardant les yeux clos. Quand il eut terminé, le curé refit un signe de croix en soupirant. Puis il s'éloigna. Avisant une tombe aux plantes mourant de soif, il alla les arroser sans se préoccuper des âmes des êtres enterrées là. Enfin, il rentra au presbytère d'un pas vif.

Joseph Foster, lui, était repassé à la fontaine et avait rempli de nouveau son seau. Il se dirigea vers le fond du cimetière, franchissant une petite barrière dans un grillage coupant le cimetière en deux, passant dans une section où les croix étaient remplacées par des plaques de ciment verticales s'ornant d'étoiles de David, de croissants ou d'autres symboles divers comme, sur l'une, une faucille et un marteau. Enfin, franchissant une seconde barrière placée au milieu d'un autre grillage, Joseph Foster arriva dans un endroit où les cadres de bois blanc étaient rarement entretenus, quand ils

Au bord du lac

existaient. Des herbes folles poussaient partout. Et les plaques ou croix étaient rares. Les petits cailloux blancs eux-mêmes semblaient moins nombreux dans les allées qui devaient être boueuses lorsqu'il pleuvait.

L'épicier s'arrêta devant une tombe isolée, l'une des seules à peu près entretenues dans cet endroit du cimetière. Sur une croix qu'il avait lui-même fabriquée, il avait cloué une plaque portant l'inscription « Eva Jodie épouse Foster, 3 Mars 1980 - 4 juillet 2006 ». Puis, une deuxième ligne : « Que Dieu pardonne et accueille les âmes pécheresses. » Soupirant, Joseph Foster se souvint que son contrat obsèques, passé avec l'entreprise de pompes funèbres locale, prévoyait que la même mention orne sa propre tombe.

Aucune dégradation n'était visible. Même si plus aucun incident n'était à déplorer depuis des années, Joseph Foster regardait toujours attentivement. Au pire, certains, les soirs de beuveries, venaient uriner sur cette tombe. Le curé avait fustigé cette pratique scandaleuse. Et un gamin avait été arrêté par la police, surpris en flagrant délit un soir de pleine lune, cinq ou six ans plus tôt. Exilée même dans le cimetière, Eva était donc désormais oubliée. Sa famille proche avait quitté le village. Elle ne gardait quasiment aucune relation avec les Foster, pas même William.

Alors Joseph commença par arroser les plantes occupant l'espace de la tombe. Ce n'est qu'après qu'il se

Au bord du lac

signa et fit une prière silencieuse. Enfin, il refit un signe de croix et s'éloigna.

Il rapporta le seau commun auprès de la fontaine. Puis il parcourut d'un pas vif les allées du cimetière pour en franchir la porte, à côté du presbytère. Il se retrouva dès lors sur la place principale qu'il entreprit de traverser pour rejoindre son épicerie.

En ce dimanche matin, après la messe, il y avait quelques clients venus chercher du pain qu'un boulanger itinérant déposait, ou bien acheter quelques victuailles manquantes pour le déjeuner dominical. William tenait la caisse avec sérieux. Son père vint le rejoindre.

Entre deux clients, il dit à son fils : « Je suis allé arroser les plantes sur les tombes de ta mère et de ta sœur. »

« Merci, Papa. J'irai un autre jour. »

L'enfant était évidemment innocent de tout ce qui s'était passé, même s'il était le fruit rappelant chaque jour à l'épicier ses péchés. Tant qu'il vivrait, Joseph Foster se rappellerait ainsi, par la présence de son fils, à quel point il était responsable de tous les malheurs advenus ces dernières années.

Au bord du lac

2 août 2012

Les enfants étaient en vacances scolaires depuis un mois maintenant. Beaucoup de familles étaient parties, quittant le village pour plusieurs semaines, parfois louant leur maison traditionnelle à des touristes de la ville. Comme toujours, l'épicerie restait ouverte l'été. Les touristes étaient des clients intéressants. Et Joseph Foster ne voyait pas où il pourrait partir. Alors, autant travailler. Julia l'aidait souvent. William était encore trop petit. De toutes façons, Julia n'était pas gentille avec William. Il valait mieux les séparer. Devoir gérer deux enfants aux âges si différents jouait sans doute un rôle dans le refus de Joseph Foster de quitter le village.

Le mercredi 1^{er}, beaucoup de touristes étaient arrivés. Les locations saisonnières commençaient souvent le 1^{er} jour du mois, parfois le premier samedi. D'autres touristes arriveraient par conséquent sans doute le surlendemain. Et, en arrivant, les touristes avaient toujours beaucoup de courses à faire.

Depuis le matin la veille, Joseph Foster n'avait pas beaucoup quitté son comptoir aux heures ouvrables, sauf pour réapprovisionner les rayons de son magasin. William jouait avec ses amis d'écoles qui n'étaient pas partis ou qui étaient déjà revenus avec leurs familles. Le

Au bord du lac

village avait une sorte de jardin d'enfants avec des animateurs. A six ans, William s'y amusait beaucoup. Et il commençait à suffisamment savoir lire pour s'emparer de petits albums illustrés. Sans oublier, bien entendu, les jeux vidéos et la télévision.

Mais, depuis le début de l'après-midi en ce jeudi 2 août, Joseph n'avait plus vu sa fille Julia. A bientôt seize ans, il n'était pas nécessaire de la surveiller en permanence. Et elle avait bien le droit à ses vacances aussi. Il aurait été injuste de la forcer à travailler à l'épicerie en permanence. Elle aimait les balades en montagne. Elle se promenait souvent avec des camarades d'école. Et la journée était illuminée d'un soleil magnifique. Il faisait chaud sans que ce soit désagréable. C'était un temps parfait pour parcourir les sentiers jusqu'aux sommets des alentours.

A dix-neuf heures, Joseph entreprit de fermer boutique après avoir encaissé les derniers clients. Il verrouilla la porte et abaissa le rideau de fer grâce au petit moteur électrique qu'il suffisait de déclencher de l'intérieur du magasin.

Il sortit de la boutique en franchissant la porte rejoignant la maison. Cette porte donnait dans l'entrée privée, à l'arrière du bâtiment. De là, on allait aussi bien dans la réserve que, par un escalier, dans l'appartement situé au premier étage.

A cet instant, Julia pénétra dans l'entrée. Elle venait de dehors et marcha rapidement, saluant à peine

Au bord du lac

son père, et elle monta l'escalier sans attendre de réponse. Son visage était joyeux mais préoccupé. Ses cheveux étaient encombrés de brindilles, comme sa robe-tunique blanche qui se terminait en jupe plissée à mi-cuisses, et ses socquettes qui dépassaient à peine de ses chaussures de sport.

Son père la regarda passer. Il vit les cuisses agiles s'activer pour grimper les marches avec rapidité et légèreté. Ce n'était pas tant les longs cheveux blonds si soyeux et légers qui rappelaient sa mère à Joseph Foster que cette démarche, à la fois légère et décidée. Depuis plus de deux ans, elle avait aussi des seins fermes qui ressemblaient à ceux de sa mère. Elle était presque un clone d'Anita. A croire que Joseph ne lui avait pas transmis de gêne. Même le regard de Julia ressemblait comme deux gouttes d'eau à celui d'Anita. Et, enfin, mère et fille partageaient la même maladie.

Cette manière de passer comme cela en saluant à peine alors qu'elle avait disparu tout l'après-midi perturba Joseph Foster. Après avoir fermé la porte arrière du magasin, il grimpa l'escalier à son tour.

Julia n'était pas dans la pièce principale de l'appartement qui tenait lieu de séjour, de salle à manger et, dans un coin aménagé, de cuisine. Joseph fit le tour de la pièce du regard. Rien n'avait bougé. Aucun placard n'avait été ouvert.

Haussant les épaules, Joseph Foster se dirigea vers la chambre de sa fille. La porte s'était visiblement

A u b o r d d u l a c

rouverte. Un jour, il faudrait que Joseph la répare, qu'elle cesse de s'ouvrir sans cesse. D'un autre côté, il aimait pouvoir jeter un regard sur le sommeil de sa fille en passant. Même dans son sommeil, elle lui rappelait Anita.

Julia était assise en tailleur sur le lit. Elle regardait vers la fenêtre et tournait le dos à la porte. Sa robe tunique était relevée, roulée jusqu'en haut des cuisses. Et la main droite de la jeune fille semblait s'être perdue entre les jambes fines.

Le plancher grinça. Julia poussa un petit cri de surprise et rabattit sa robe jusqu'aux genoux avant de se retourner.

« Qu'est-ce que tu fais là, Papa ? »

« Je suis venu voir si tout allait bien. Tu m'as à peine salué quand tu es arrivée. Et tu étais bizarre. »

« Non, tout va bien. Pas de problème. »

Joseph vint s'asseoir sur le lit derrière sa fille. Il la prit dans ses bras, la serrant avec affection, les mains lui caressant les flancs de sa poitrine.

« Papa, tu sais que je n'aime pas... »

« Tu me rappelles ta mère, tu sais ? »

« Mais je suis ta fille, pas ta femme. »

Elle se tordit de droite à gauche pour se libérer de l'étreinte de son père. Celui-ci soupira et posa ses poings sur ses hanches.

« Il y avait du monde à l'épicerie aujourd'hui. Où es-tu allée ? »

A u b o r d d u l a c

« Dans la montagne. Avec un ami. »

Elle ne regardait pas son père en lui parlant. Elle regardait par la fenêtre. Ses yeux brillaient malgré tout.

« Avec un ami... » répéta pensivement Joseph.

« J'ai seize ans, Papa. Il faudrait que tu le comprennes. »

« Non, tu n'as pas encore seize ans. Ce sera en Novembre. Et, justement, c'est un âge difficile, spécialement pour les jeunes filles. Pourquoi sembles-tu préoccupée ? »

« Pour rien. Tout va bien. »

« Tu mens mal, ma fille. Comme ta mère. Et pourquoi mets-tu ta main entre tes cuisses ? Ce n'est pas le moment de se faire plaisir, même si tu as l'âge. »

« Papa, je t'en prie ! »

Elle baissa les yeux vers son lit tout en retirant sa main. Le bout de deux doigts semblait un peu rougis. Joseph s'empara de la main en attrapant le poignet. Il fit tourner l'avant-bras pour mieux voir. Oui, le bout des doigts était rouge. Julia respirait fort. Elle ne disait rien. Et elle se protesta pas quand son père se mit debout face à elle et releva brutalement sa robe.

La petite culotte de coton blanche était marquée de quelques gouttes de sang encore humide. Sur les cuisses, des griffures des herbes avaient laissé des traces.

Julia respirait si fort que son père n'entendait que cela. Et bien voilà, il fallait bien que cela arrive : sa fille

Au bord du lac

était devenue une femme, une vraie, pas seulement parce qu'elle avait eu ses premières règles plusieurs années plus tôt.

« Ce n'est pas le moment de tes règles » dit le père, sur un ton neutre n'appelant aucune contestation. C'était l'énoncé d'un fait.

« Non, ce n'est pas le moment. »

« Tu es partie dans la montagne avec un garçon as-tu dit ? »

« Oui, c'est ce que j'ai dit. »

Le père hocha la tête. Il fallait bien que cela arrive. Il n'aimait pas l'idée qu'elle prenne la pilule. Peut-être lui achèterait-il quelques préservatifs. Les garçons n'aiment pas ça mais, bon...

« Il a utilisé un préservatif ? » demanda Joseph.

Julia poussa un petit cri de désespoir. Elle était donc découverte. Elle ne détacha pas le regard des couvertures du lit en répondant un faible « oui ».

« C'est bien. C'est important que le garçon ait toujours un préservatif, tu comprends ? »

« Oui. »

Même à l'école, on leur serinait ça. Joseph hocha encore une fois la tête et, en quittant la pièce, dit simplement : « tu changeras ta culotte et tu mettras celle-ci à tremper avant d'aller manger. Le sang, c'est difficile à laver. »

Au bord du lac

2 février 2006

Le lendemain, vendredi, puis le samedi, il y aurait du monde à l'épicerie. Il y avait toujours des gens de la ville venant skier le week-end en cette saison. Joseph Foster avait donc décidé, ce jeudi 2 février 2006, d'aller en ville faire quelques courses et ramener un peu de stock sur du matériel simple. Pour le périssable, un camion livrait. Il passerait le lendemain matin.

Sa voiture s'arrêta devant l'entrée de la maison, à l'arrière de l'épicerie. Mais il y avait un homme dans l'embrasure de la porte ouverte. Un homme qu'il ne connaissait pas. Et il y avait aussi des gens derrière, qui s'agitaient. Qu'est-ce que cela signifiait ?

A la fois furieux et inquiet, Joseph Foster verrouilla la porte de la voiture, y laissant les marchandises achetées, et se dirigea d'un pas vif vers la porte. L'homme le regarda approcher. Il parla en premier, quand Joseph Foster ne fut plus qu'à deux mètres de lui.

« Joseph Foster ? »

« C'est moi. Mais qui êtes-vous ? Et que faites-vous chez moi ? »

« Mathias Richard, de la police criminelle. Je vous informe que vous êtes désormais sous le régime de la garde-à-vue et que tout ce que vous direz... »

A u b o r d d u l a c

Joseph Foster le bouscula pour rentrer. La porte donnant dans le magasin était ouverte. Il y avait du monde mais pas des clients. Anita était sur un brancard. Son visage figé était marqué d'une horrible grimace et zébré de petites cicatrices sanguinolentes séchées. Un homme était penché sur elle. Il tournait le dos à l'épicier. Quand il se releva, Joseph Foster comprit qu'il était médecin et qu'il avait tenté d'ausculter son épouse dont le chemisier était largement ouvert.

L'épicier allait se précipiter sur sa femme quand deux policiers en uniforme l'arrêtèrent, lui menottant les mains dans le dos. Joseph Foster n'eut pas le temps de dire quoi que ce soit. Il ne savait pas quoi dire. Et il ne pouvait même pas s'essuyer les larmes qui coulaient de ses yeux.

C'est au commissariat de la ville qu'il apprit qu'il était soupçonné d'avoir tué sa femme. Anita Adam, épouse Foster, avait été retrouvée morte dans l'épicerie quelques heures plus tôt, par une cliente. Elle était à genoux, le visage dans la vitrine brisée qui se trouvait derrière la caisse. Charles Adam, le maire du village et le père d'Anita, avait été prévenu aussitôt. C'est lui qui avait appelé la police. Il s'occupait de la petite Julia.

Les quelques heures qui suivirent furent désagréables mais l'alibi de l'épicier fut vite vérifié. Alors, seulement, on lui expliqua ce qui s'était passé.

Sa femme diabétique avait toujours, à portée de main, une seringue prête pour se faire une injection

Au bord du lac

d'insuline en urgence, par exemple sur le comptoir de l'épicerie, derrière la caisse. Il fallait des doses précises. Elle savait, depuis son enfance, comment faire. Et sa fille, atteinte de la même maladie, apprenait les mêmes habitudes.

Quand elle avait tourné le dos à quelqu'un, on lui avait enfoncé l'aiguille dans une fesse. La personne qui avait fait ça n'avait pas, elle, l'habitude, c'était évident. Mais la dose injectée avait été énorme. Anita Foster s'était effondrée dans la vitrine, la brisant et se blessant superficiellement au visage. Elle avait perdu connaissance. Et elle était morte.

La seringue avait disparu. Mais l'aiguille était restée dans la fesse, provoquant un saignement ayant taché la culotte et la jupe. L'assassin n'avait même pas remarqué, avant de partir, que l'aiguille n'était plus au bout de la seringue qu'il emportait. Le capuchon de protection avait disparu. Il n'y avait évidemment pas d'empreintes sur l'aiguille. L'assassin n'avait aucune raison de la toucher.

Quant au magasin, les empreintes digitales de tout le village pourraient y être retrouvées. Rien n'avait été volé. Pas même des articles bien en vue. L'assassin était venu tuer et il n'avait pas cherché à le cacher sous un prétexte de vol.

Le meurtre ne faisait donc aucun doute. Il restait à trouver le motif et l'assassin. Pour Charles Adam, le maire du village et le père d'Anita, Joseph Foster était le

A u b o r d d u l a c

coupable tout désigné. Il avait une maîtresse. Tout le monde, dans le village, le savait.

Face à Mathias Richard, Joseph Foster l'avait avoué. Il savait que tout le monde savait. Anita et lui s'étaient mariés le 21 juillet 1995. Plus de dix ans. Et cela arrive, dans les couples... Eh bien, une certaine lassitude. Si Anita était belle, si Joseph en était toujours amoureux, le couple n'était plus en harmonie. Anita et Joseph avaient vieilli. Une seule fille leur convenait. Alors, Joseph, à 38 ans, était allé voir ailleurs.

Ou, plutôt, il avait cédé à une tentation agitée sous son nez. Eva Jodie avait cinq ans de moins que Anita, douze de moins que l'épicier, et des désirs assez torrides pour combler un homme délaissé. Depuis un an, ils couchaient ensemble de temps en temps. Elle était censée utiliser une pilule contraceptive. Mais, depuis l'automne, elle était enceinte. Un raté. Cela arrivait. Mais elle avait voulu garder cet enfant de l'amour.

Joseph refusait de divorcer. Il refusait de quitter sa femme. Et il refusait d'épouser sa maîtresse dont le ventre s'arrondissait de jour en jour. Anita savait. Comme tout le village. Mais elle se montrait avant tout commerçante quand Eva venait faire des courses.

Au bord du lac

10 juillet 2018

Dans son lit, dans l'obscurité en attendant le sommeil, William Foster comptait. Il était né le 11 Mars 2006. Il avait donc douze ans et trois mois. Bon. Sa sœur était morte deux ans plus tôt. Deux ans et six jours pour être exact. Bien sûr qu'elle le hantait, cette salope. Et elle le hanterait peut-être jusqu'à la fin de ses jours.

Depuis qu'il était né, du moins depuis qu'il avait des souvenirs, Julia avait toujours été méchante avec lui. Son père les séparait. Son père le défendait. Mais il refusait de trop blâmer cette pauvre orpheline. Julia avait perdu sa mère à un peu moins de dix ans. Lui, il n'avait jamais connu la sienne. Peut-être qu'ignorer ce qu'il avait perdu le protégeait.

« Eh oui, mon cher demi-frère, moi j'ai connu ma mère et elle était une femme bien. »

William Foster trembla. La voix de sa sœur, dans sa tête. Il en était sûr et certain. Il n'y avait pas eu de bruit. Le son ne venait pas par les oreilles. Elle était en lui. Elle le hantait, la salope. Combien de fois avait-elle dit ça ? William ne pouvait pas rétorquer. Il ignorait qui était sa mère. Il ne connaissait qu'un nom, qu'une tombe. Il n'y avait aucune photo dans la maison. Julia ne l'aurait pas permis. Et, même depuis deux ans, son père n'avait pas osé en mettre. Il n'en avait pas,

A u b o r d d u l a c

apparemment. Et puis la famille de sa mère avait quitté le village. Personne ne semblait se souvenir de Eva Jodie. Personne ne voulait s'en souvenir. Il ne restait à William que le fantôme de Julia.

Un rire. Son fameux rire méchant, comme lorsqu'elle venait de lui faire une farce ou de lui dire une horreur.

Les morts s'étaient ajoutés aux morts, en peu de temps. Le maire du village, le grand-père de Julia, était mort aussi, quelques mois plus tard. Une crise cardiaque. Ce n'était pas un meurtre, cette fois. Mais la perte de sa fille avait affecté le vieil homme. Surtout que sa femme était décédée, suite à une maladie, un an plus tôt.

Dès lors, Julia était revenue chez son père. Avec William. Celui-ci était trop petit, à l'époque, pour se rappeler toutes ces péripéties. Mais Julia lui avait tout raconté maintes fois. Et son père avait confirmé.

Ne pas rester sur le dos, éveillé. William se retourna sur le flanc. Il fallait qu'il trouve le sommeil. Le docteur avait dit qu'il devait se reposer. Mais le rire résonnait toujours, par intermittence.

Sur le ponton, l'autre jour, elle l'avait appelé. Comme une sirène des légendes. Elle avait voulu le tuer. Morte, elle n'avait plus de scrupules.

A u b o r d d u l a c

11 juillet 2018

Son père était sorti sur le pas de la porte de la boutique. Il regardait, inquiet, son fils. William lui avait dit : « il faut que j'y retourne. Et que je triomphe. » Joseph Foster avait simplement opiné en soupirant. Avec les années et les malheurs, il était devenu fataliste. Arriverait ce qui devait arriver.

William Foster se tenait debout sur le ponton. Il regardait vers l'horizon. Le lac était calme. Il faisait beau. Le ciel était bleu. Beaucoup des barques avaient disparu de leur point d'attache. On les voyait naviguer ici ou là. Certaines étaient pilotées par des pêcheurs, d'autres par des touristes.

Le garçon se tenait debout sur le ponton. Il n'était pas midi. Il restait même une bonne heure avant que la journée ne soit à sa moitié. Remettant en route les moteurs de leurs bateaux, des pêcheurs commençaient à rentrer vers le quai : des touristes viendraient sans doute acheter du poisson pour le déjeuner dans peu de temps.

Le garçon se tenait debout sur le ponton. Le lac était zébré des remous provoqués par les moteurs des bateaux. Il les regardait revenir, s'approcher de lui. C'était un spectacle habituel, sans rien d'extraordinaire. Il le voyait depuis qu'il était né. Et, pourtant, William trouvait toujours ce ballet des barques, avec les traînes

Au bord du lac

de remous blancs sur une eau bleue, d'une grande beauté.

Le garçon se tenait debout sur le ponton. Il osa alors baisser la tête, regarder la vase et les algues, auprès du ponton. Il vit les algues faire comme des cheveux, sous les effets des mouvements de l'eau. Il vit la vase prendre la forme d'un visage. Celui de sa sœur. Pardon, de sa demi-sœur. De cette salope de demi-sœur.

Le garçon se tenait debout sur le ponton. Il frémit. Il serra les dents. Il regardait le joli visage prendre forme. Oui, sa demi-sœur était jolie, une très jolie fille qui plaisait beaucoup aux garçons du village. Que les hommes sont bêtes : ils voient le minois mais ignorent la noirceur du cœur. William se jura de ne pas être comme cela, de ne pas se laisser entraîner par la première pouffiasse... Il rougit. Son père ne voulait pas qu'il utilise des mots aussi vulgaires, surtout à son âge. Même en pensée.

Le garçon se tenait debout sur le ponton. « Alors, tu es revenu ? Pourquoi m'as-tu quittée l'autre jour ? Rejoins-moi... »

Le garçon se tenait debout sur le ponton. Il se racla la gorge et cracha dans le lac le plus fort qu'il put, avec haine. Les cercles concentriques brouillant l'onde lui dissimulèrent sa demi-sœur. Et William se détourna, rentrant chez lui d'un pas décidé.

A u b o r d d u l a c

4 mars 2006

Le lac était gelé en surface. Mais personne, dans le village, ne se risquerait à marcher dessus. Le temps commençait à se réchauffer, il ne gelait même plus dès les premières heures de la matinée, sans doute encore la nuit. La glace devait donc diminuer d'épaisseur. Regardant l'immense surface blanche et lisse, Mathias Richard réfléchissait, debout sur le ponton.

Plus tôt dans la matinée, il s'était rendu chez Eva Jodie. Mis à part qu'elle ne voyait plus Joseph Foster et que l'accouchement était pour bientôt, rien de concret n'était ressorti de cet entretien. Eva Jodie pleurait beaucoup mais ne disait pas grand'chose. Impossible, dans son état, d'envisager une garde à vue ou une détention provisoire. Mathias Richard se ferait huer par le bon peuple et désavouer par ses supérieurs. Et puis, il fallait être clair : aucun début de commencement de preuve ne pouvait incriminer cette femme. Même si elle était la seule à avoir un intérêt réel à tuer Anita Adam, épouse Foster. En plus de Joseph Foster, évidemment.

Cependant, le fait que Joseph Foster ne la voit plus en ce moment renforçait la conviction du policier. L'épicier était innocent. Il n'avait pas commandité le meurtre. Et donc, si Eva Jodie n'avait pas tué elle-même, elle était probablement la commanditaire. Bien

Au bord du lac

entendu, il restait possible que Joseph Foster joue la comédie et ne s'éloigne de sa maîtresse enceinte que par calcul. En plus, une femme sur le point d'accoucher n'est guère sexuellement appétissante.

Malgré la beauté apaisante des montagnes brillantes de neige sous le soleil presque à son zénith, Mathias Richard ne trouvait aucun repos pour son esprit. Cette affaire aurait dû être simple. Un meurtre lié à une coucherie, quoi de plus banal ? On avait aussitôt fouillé toutes les poubelles de l'épicerie, des maisons avoisinantes ainsi que des principaux personnages impliqués de près ou de loin (y compris de Charles Adam et de Eva Jodie), on n'avait pas retrouvé la seringue arme du crime. Sans l'arme du crime, impossible de savoir qui l'avait utilisée pour tuer Anita Foster. Bien sûr, il y avait des seringues dans la poubelle de l'épicerie : Anita et sa fille Julia en utilisaient. Mais toutes ces seringues possédaient encore leur aiguille.

Tout d'un coup, Mathias Richard fronça les sourcils. Son regard se perdit dans l'infini, bien au-delà de l'autre extrémité du lac. Et si le policier faisait fausse route depuis le début ? Si l'infidélité du mari n'était pas la cause du meurtre ? Si c'était bien la femme qui était visée pour elle-même ? Elle aussi aurait pu être infidèle, après tout. Ou devoir de l'argent. Si elle se préparait à divorcer, elle aurait pu emprunter discrètement de l'argent auprès de gens peu recommandables et ne pas

A u b o r d d u l a c

rembourser en temps et heure. Ou se faire assassiner par son amant à elle.

Brusquement, le policier fit demi-tour et il regarda le village avec détermination. Il balaya des yeux de droite à gauche puis de gauche à droite. Que cherchait-il ? Il ne le savait pas lui-même. Est-ce que, soudain, parmi toutes les personnes marchant dans les rues ou sur le quai, l'assassin se mettrait à briller en rouge si le regard inquisiteur le frappait ? Non, bien sûr. Mais Mathias Richard cherchait un visage qu'il reconnaîtrait, un visage qu'il aurait aperçu rodant autour de l'épicerie le jour du meurtre, un visage inquiet trahissant une conscience coupable.

Haussant les épaules, le policier se détendit aussi vite qu'il s'était raidi. Il se mit à marcher avec nonchalance. Il savait qu'aucune révélation magique ne lui serait faite. Il avait besoin de davantage d'informations.

Si l'épicier savait quelque chose qui pourrait incriminer quelqu'un, il aurait déjà parlé. Les informations devaient donc être cherchées ailleurs.

Les chaussures du policier s'enfonçaient dans la neige à demi-fondue des bords du lac puis elles se salirent dans la gadoue froide occupant les rues du village. Mathias Richard ignorait où il allait. Mais il regardait à droite et à gauche, à la recherche de l'inspiration. Quelque chose lui avait forcément échappé.

A u b o r d d u l a c

S'arrêtant devant une vaste et cossue demeure, il la reconnut aussitôt. Il regarda sa montre. Oui, il était possible de sonner sans déranger. Il restait au moins une heure avant l'heure du déjeuner, quand il aurait été discourtois de s'inviter.

Il se présenta donc à la porte et sonna. Charles Adam, un peu plus courbé par l'âge et les soucis que quelques semaines plus tôt, ouvrit la porte.

« Bonjour, Monsieur le Maire.

« Monsieur... »

« Je m'excuse de vous déranger sans prévenir mais serait-il possible de voir votre petite fille ? J'ai eu soudain une idée et j'aimerais pouvoir lui poser quelques questions... »

« Euh, eh bien, je n'y vois aucun inconvénient. Veuillez entrer et installez-vous dans le salon. Je vais aller la chercher. Comme nous sommes samedi, elle doit jouer dans sa chambre à cette heure. »

Tandis que Charles Adam montait à l'étage, Mathias Richard pénétra dans le salon à gauche de l'entrée et retira son manteau. Il le jeta négligemment sur un fauteuil. Cette frusque marquait une empreinte étrange par le désordre qu'il apportait dans un lieu où tout semblait avoir été rangé avec soin et soucis d'une harmonie bourgeoise. Même si le dernier ménage datait sans doute de plusieurs jours, le policier sentait une odeur d'encaustique lui taquiner les narines tandis qu'il souriait en voyant le bois des meubles briller. On ne

A u b o r d d u l a c

vivait guère dans cette maison. Sur une commode, un cadre comportant une photographie, portrait de la défunte, trônait, barré d'un ruban noir noué à l'arrière.

Il s'assit dans un divan, continuant de regarder autour de lui. Il ne put s'empêcher de sourire devant cette décoration digne d'un autre siècle. Mais, après tout, l'autre siècle, c'était moins de dix ans plus tôt. Tout, ici, semblait dater des temps de la jeunesse des propriétaires. La famille avait sans doute toujours été assez aisée. Le seul élément moderne, presque incongru pour cela, était la grande télévision avec le décodeur de chaînes satellitaires.

Enfin, une fillette entra dans la pièce suivie par son grand-père.

« Pouvez-vous nous laisser, Monsieur le Maire, s'il vous plaît ? »

« Euh, oui, bien sûr, je comprends... »

Charles Adam recula et ferma la porte. La fillette regarda la porte fermée sans oser bouger. Elle portait de longs cheveux blonds bien peignés qui lui tombaient dans le dos, couvrant ainsi sa robe légère. Elle était fine, plutôt mignonne. Quand Mathias Richard en eut assez de voir le dos de la fillette, il l'appela.

« Julia, tu veux bien venir t'asseoir sur le divan avec moi ? »

La fillette, de pas même dix ans, se retourna brusquement avec un petit cri étouffé, comme si elle était perdue dans ses pensées et soudain rappelée sur

Au bord du lac

Terre. Ses yeux semblaient humides. Surtout, elle était visiblement très tendue, peut-être paniquée. Son bras droit restait bien tendu le long de son corps tandis que le gauche cherchait quelque chose à faire, comme si elle aurait dû tenir un doudou ou n'importe quoi. Mais Julia avait les mains vides.

« Julia, viens ici, s'il te plaît. »

La fillette avança alors des quelques pas nécessaires sans perdre de vue le policier. Elle le regardait comme s'il était une sorte de bête sauvage pouvant à tout moment lui sauter à la gorge. Puis elle s'assit sur le divan, le plus loin possible de Mathias Richard. Dès lors, elle se concentra sur ses petits chaussons et croisa ses mains sur ses genoux.

Mathias Richard soupira puis s'avança un peu vers la fillette afin de lui prendre une main. Julia le regarda droit dans les yeux avec un air d'imploration. Qu'on la laisse en paix, laissait-elle comprendre.

« Julia, tu sais qui je suis ? »

Elle hocha la tête puis se décida à répondre avec une voix fluette.

« Oui, Pap... Mon grand-père m'a dit que vous étiez le policier qui enquêtait sur la mort de Maman. Et que vous aviez des questions à me poser. »

« En effet. Je m'appelle Mathias Richard. »

Il soupesait la main de la fillette dans la sienne. C'était comme une plume. Il ne la serrait pas, la tenant juste du bout des doigts. Avec son pouce, il vint caresser

Au bord du lac

la peau du dessus de la main de la fillette. Tout doucement. La peau était douce et fraîche. Julia regarda sa main mais n'osa pas la retirer.

« Julia, j'aimerais que tu me parles de ta maman. Est-ce qu'elle se disputait souvent avec ton papa ? »

« Non. Je les ai entendus se disputer il y a plus d'un an, quand Maman a appris que Papa voyait une autre femme. Depuis, elle regardait Papa avec une sorte de dégoût très souvent mais ils ne se disputaient plus, du moins pas quand j'étais là. »

Le pouce continuait de légèrement frotter le dessus de la main. Le policier regardait la fillette. Il ne pouvait voir que le dessus de la tête, des cheveux blonds. Il regrettait de ne plus voir les jolis yeux. Sous la robe légère d'intérieur, il voyait la poitrine se soulever au rythme d'une respiration intense.

« Et, voilà la question qui est la plus importante, Julia. Réfléchis bien avant de répondre. »

« Oui, Monsieur. »

Il eut envie de lui demander de l'appeler Mathias. Il devinait sous les secousses de la robe une petite poitrine qui commençait à prendre forme. Mais elle avait encore l'innocence de l'enfance, juste à peine le soupçon d'une amorce d'émergence de la future féminité. Plus bas, entre ces cuisses serrées, la pilosité n'était probablement pas encore poussée, la peau était sans doute d'une grande douceur. Le policier se sentait

A u b o r d d u l a c

rougir. Il espérait que son émotion ne se voyait pas. Mais sa voix tremblait légèrement, il l'entendait.

« Julia, est-ce que ta mère voyait régulièrement un autre homme que ton père ? Je ne parle pas de ton grand-père ou d'un homme de ta famille. Je voulais dire un homme qui aurait été plus qu'un simple ami. »

« Comme Papa avec l'autre femme ? »

« Oui, c'est cela. »

« Non, je ne crois pas. »

« Et as-tu vu ou entendu parler de quelqu'un qui aurait voulu lui faire du mal ? »

« Non, jamais. Tout le monde aimait bien Maman. Mais je n'ai jamais vu l'autre femme que voyait Papa. Je ne sais pas. Grand-Père dit que c'est sans doute elle la coupable. »

« Peut-être. Mais je n'arrive pas à le prouver. Alors, je me disais que, peut-être, nous faisons tous fausse piste. Peut-être que quelqu'un d'autre aurait pu vouloir faire du mal à ta maman, quelqu'un qui nous aurait échappé à tous. »

Elle fit non de la tête. Il lui rendit sa main.

« Merci, Julia. »

Elle se leva et courut vers la porte. Elle quitta la pièce. Mais elle fut stoppée dans le couloir par l'imposante silhouette de son grand-père. Le policier s'était levé à son tour et avait repris son manteau, se dirigeant vers l'édile.

« Avez-vous appris quelque chose d'utile ? »

Au bord du lac

« Je crains que non, Monsieur le Maire. Sauf à considérer que mon hypothèse est probablement infondée. Mais je devais vérifier. »

« Puis-je savoir... »

La fillette serrait son grand-père dans ses bras, autour de son bassin. Elle regardait le policier avec une certaine crainte. Elle avait des yeux magnifiques, songea Mathias Richard.

« Je voulais m'assurer que personne d'autre ne pouvait avoir envie de tuer votre fille. Pour se venger d'un mari infidèle, beaucoup de femmes font parfois des bêtises qui peuvent se révéler fatales. Mais, en tous cas, si elle a commis de telles bêtises, votre petite-fille n'en a rien su. »

« Je pense que ma fille s'est toujours conduite avec une grande honnêteté et une force morale parfaite dans cette épreuve que lui a imposé son indigne mari. »

« Je n'en doute pas, Monsieur le Maire. Mais notre métier est aussi de vérifier ce genre de choses. Maintenant, si vous le permettez, je vais vous laisser déjeuner en famille. »

« Je vous souhaite une bonne journée. »

« Merci, Monsieur le Maire. Bonne journée à vous également. »

Il baissa la tête en souriant.

« Au revoir, Julia. J'espère que je ne t'ai pas trop embêtée avec mes questions. »

Au bord du lac

Elle fit « non » de la tête puis, regardant son grand-père, qui lui dit silencieusement quelque chose, juste en remuant les lèvres, elle tourna de nouveau la tête vers le policier et dit distinctement : « au revoir, Monsieur. »

Quand il fut dans la rue, le policier avança un peu comme un automate durant quelques dizaines de mètres. Puis il se rendit dans une ruelle, entre deux maisons, et s'appuya dos contre un mur pour respirer à grandes goulées l'air frais. Ses yeux étaient humides. Il fut obligé de se les essuyer.

La fillette était jolie, blonde, avec de si beaux yeux. S'il avait été seul avec elle, peut-être aurait-il eu envie de davantage la toucher. Il savait qu'il ne le fallait pas. Il savait que c'était interdit. Jusqu'à présent, il avait toujours résisté à ses tentations. Jamais il n'avait cédé. Mais, ici, dans un village isolé, loin des distractions de la ville, ses démons revenaient le hanter.

Il allait retourner dès ce midi en ville. Il demanderait à voir son psychiatre en urgence. Il fallait qu'il lui parle, qu'il exorcise. Personne, dans la police, dans sa famille ou parmi ses amis, ne savait qu'il se faisait suivre par un psychiatre. C'était volontaire de sa part. Jamais personne n'avait eu à se plaindre de lui. Il fallait que cela continue.

Au bord du lac

7 octobre 2015

Mercredi soir, les enfants étaient rentrés chez eux après avoir suivi les activités extra-scolaires. L'épicerie du village était tenue par son père. Il n'y avait plus beaucoup de clients à cette heure-ci. Beaucoup de jeunes hommes avaient quitté le village pour la ville, pour étudier. Julia, elle, avait préféré rester au village. Les études, ce n'était pas trop sa passion. Elle suivait quelques cours par correspondance : son père avait insisté. Elle se rendrait en ville quelques fois dans l'année, pour valider ses acquis.

Soupirant d'aise, Julia se dit qu'elle était tout de même bien chanceuse. Elle était heureuse. Le lit était étroit, un peu dur et les draps humides de transpirations mêlées mais ce n'était pas grave.

Elle regardait le plafond. La peinture n'était pas de première fraîcheur. Tout, dans cette demeure, semblait conçu pour inspirer la digne pauvreté.

Dans un lit trop étroit pour deux adultes, Julia caressait le sommet du crâne de l'homme qui venait de lui faire l'amour et somnolait désormais sur ses seins.

De son autre main, elle chercha dans ses vêtements répandus à côté du lit un petit sac qui ne la quittait jamais. Elle l'ouvrit d'une main et en retira deux

Au bord du lac

morceaux de sucre qu'elle enfourna machinalement dans sa bouche en souriant.

L'homme lui embrassa un sein que, par ailleurs, il recommençait à caresser. Aurait-il envie de recommencer dès à présent ? Il était tard. Il ne fallait pas qu'elle traîne. Elle allait devoir partir.

« Tout va bien, Julia ? »

« Oui. Je mange du sucre pour reprendre des forces, comme d'habitude. Tu ne voudrais pas être obligé d'appeler un médecin ? »

« Certes, non ! »

L'homme avait eu un mouvement de recul face à cette évocation d'horreur. Non, personne ne devait savoir qu'il couchait avec la petite Julia depuis déjà plusieurs mois. Elle était majeure, bien sûr. Mais tout de même. Il avait cédé à une tentation interdite.

Quand l'homme songeait au diable, désormais, il ne pouvait s'empêcher de lui donner le doux visage de Julia souriante. Elle était restée en arrière des autres, un jour, et l'avait embrassé, sans préavis. Il n'avait pas pu résister. Il l'avait serrée dans ses bras. Et alors, tout était allé très vite. Trop vite.

Comme son père, cet homme avait voulu qu'elle parte à la ville faire des études. Tous les deux avaient voulu éloigner la trop jolie jeune fille aux désirs inavouables. Tous les deux avaient échoué.

Au bord du lac

12 juillet 2018

Il lui avait craché à la gueule, hier. Elle l'avait bien mérité. Mais, dans son lit, alors que le soleil n'était pas levé, il sentait encore sa présence. William Foster était réveillé. Il s'était couché de bonne heure, hier. Comme tous les soirs depuis l'incident. Alors il se réveillait tôt.

« Décidément, tu n'as jamais été gentil avec moi » lui murmurait à l'oreille Julia.

Il ne pouvait qu'acquiescer. Mais c'était en fait réciproque. Jamais sa demi-sœur n'avait été gentille avec lui. Elle l'avait toujours considéré comme un intrus, comme le coupable de tout. Alors qu'il était innocent de tout. Que peut-on reprocher à un enfant qui n'est pas encore né ou à peine né ?

« Tu as connu ta mère ? » lui demanda Julia.

« Non, tu le sais bien, sans arrêt tu m'as harcelé avec cette question, pour me faire rager. Morte, tu es comme tu étais vivante. »

« C'est le propre des fantômes, mon cher demi-frère. Nous sommes morts. Nous ne changeons plus. »

« Et, là, tu vas me parler de ta mère à toi... »

« C'était une femme bien. Je l'ai bien connue. »

« C'est bizarre, tu ne me parles jamais de notre père. Là, au moins, nous l'avons connu tous les deux. »

Au bord du lac

« Non, c'est vrai. Je préfère ce qui nous sépare à ce qui nous réunit. Comme quand j'étais vivante. »

« Pourtant, c'est lui qui est la cause de tout, ton père. Ou alors, en fait, c'est ta mère. C'est elle qui ne le satisfaisait plus. C'est pour cela qu'il est allé voir une autre femme, une vraie femme. »

« Ma mère était parfaite. »

« Ce n'est pas ce que pense ton père. »

« Qui est aussi le tien ! »

« C'est vrai. Mais nous parlions de ta mère. »

« Heureusement, nous ne parlions pas de la tienne, ce n'est pas l'heure de vomir. »

Sa mère. William sentit la colère monter en lui. Il ne l'avait jamais connue. Mais Julia lui avait tant dit d'horreurs, comme si c'était lui, qui était, à peine né, responsable de tout.

William ouvrit les yeux. Il faisait noir. Bien sûr, Julia n'était pas assise sur son lit. Il alluma sa lampe de chevet. Il était seul. La pendulette indiquait l'heure : il était bien trop tôt pour se lever. Julia n'était pas là. Elle était morte et le hantait toujours.

Quand il serait l'heure, il irait sur le ponton. Et il lui cracherait à la gueule encore une fois. Il ne pouvait pas aller pisser sur sa tombe : c'était aussi la tombe du premier amour de son père. En attendant, il fallait dormir. William se força à fermer les yeux.

Au bord du lac

30 mai 2006

C'était un mardi. Comme le voulait la Loi, les portes de la mairie étaient ouvertes. Mais il y avait peu de monde dans la salle des cérémonies : quelques voisins, dont les témoins, et quelques curieux. Au fond, la baby-sitter surveillait le landau. Le petit William n'avait que deux mois et demi. Mais il ne pleurait pas. Sa mère l'avait allaité suffisamment pour qu'il dorme.

Sa mère, justement, était la seule à sourire sans réserve, la seule au bonheur sans nuage. Eva Jodie avait revêtu une robe blanche au ton légèrement crème. Mais rien d'extravagant : c'était une robe d'été presque ordinaire, qu'elle pourrait remettre pour un barbecue un peu habillé. Pas de voile, pas de chapeau, pas de traîne.

Joseph Foster, lui, avait revêtu son costume sombre et une chemise blanche, avec une cravate d'un beau bleu roi. Il n'avait qu'un seul costume, qu'il utilisait autant pour les enterrements que pour toutes les autres cérémonies, même son deuxième mariage. Seule variait la couleur de la cravate. Il tentait de sourire à sa promise mais sa tristesse se lisait dans son regard.

Curieux mariage, en vérité, que celui d'Eva Jodie et de Joseph Foster. Le beau-père du marié, maire du village, avait refusé de célébrer cette union qu'il

Au bord du lac

désapprouvait, malgré la naissance de William. C'était donc le Premier Adjoint qui s'était chargé de la corvée.

L'affaire avait été rondement menée. Lire les textes officiels obligatoires. Prononcer un discours standardisé sans mot qui puisse fâcher. Procéder à l'échange des consentements. Prononcer l'établissement du mariage. Voilà. Le Premier Adjoint avait réalisé ce qu'il avait à faire en un quart d'heure.

Eva Jodie avait alors embrassé goulûment son mari, son premier mari. Celui-ci avait été un peu surpris de la fougue de sa deuxième épouse. Ils saluèrent le Premier Adjoint puis sortirent de la salle de cérémonie, la main dans la main.

Ils marchèrent les quelques mètres nécessaires pour rejoindre l'église. Les portes en étaient ouvertes et le curé les attendait. Eva Jodie reprit son fils William dans ses bras avant d'entrer.

Quelques prières plus tard, avec les bénédictions nécessaires, le mariage religieux avait été prononcé et William était baptisé. Un jeune prêtre destiné à remplacer le vieux curé, le Père Louis Semper, avait accepté d'être le parrain du bébé devant la difficulté d'en trouver un autre dans le village.

Le fils issu de l'adultère avait été légitimé. Mais, pour le prêtre, il était innocent et ne méritait pas l'opprobre dont certains voulaient le couvrir.

Au bord du lac

3 juillet 2016

La porte de la maison claqua. Joseph Foster, qui était en train de fermer l'épicerie, se retourna. Il vit passer, dans le couloir au-delà de la porte séparant le magasin de l'habitation, une tornade d'un beau bleu clair avec de fines rayures vertes. L'épicier regarda sa montre. Il grimaça. Mais il termina d'abord de fermer le magasin avant de s'en retourner dans l'appartement.

Pendant qu'il faisait ce qu'il devait, la tornade était bruyamment montée par l'escalier jusque dans le séjour. Si Julia avait voulu rentrer discrètement à cause de son retard, c'était raté.

Bien plus doucement que sa fille, Joseph Foster monta l'escalier. Elle ne l'attendait pas. Elle s'était assise dans le divan. Plus exactement, elle s'était installée dans le divan, en retirant ses chaussures, assise sur ses pieds. Un verre de soda était posé sur le plancher.

Elle lisait un magazine avec une joie démesurée. Son euphorie n'avait de toute évidence aucun rapport avec les mésaventures des quelques pseudo-célébrités qui s'étaient au fil des pages. Régulièrement, après avoir tourné une page, elle attrapait son verre et buvait une gorgée. Puis elle reposait le verre.

Au bord du lac

Les poings sur les hanches, Joseph Foster la regardait. Son étrange attitude l'inquiétait quelque peu. D'un autre côté, elle n'était plus une gamine. Qu'elle vienne de faire quelque chose l'ayant mise en joie au-delà de ce que pourrait jamais accomplir un magazine, c'était une évidence pour le père. Mais il devait jouer son rôle de père.

Pourtant, cette jeune fille installée dans le divan, cette jolie fille, fine, aux seins fermes et aux longs cheveux blonds, ressemblait trop à sa mère au même âge. Elle ressemblait trop à la jeune femme que Joseph Foster avait épousée. Que lui avait-il donné ? Où était son héritage génétique ? Cette absence aurait pu le chagriner mais, quelque part, même s'il refusait de se l'avouer, il s'en félicitait.

Joseph Foster s'assit dans le divan, suffisamment près de sa fille pour la faire tressauter alors qu'elle s'apprêtait à boire. Le verre était aux trois-quarts vide, rien ne se renversa. Julia posa son verre sur le sol et regarda, interloquée, son père. Mais elle avait toujours les joues rouges et le sourire trop épanoui.

« Pourquoi rentres-tu si tard ? »

« Je ne suis plus une fillette, Papa » se renfrogna-t-elle soudain, perdant brutalement toute l'euphorie qui l'illuminait quelques secondes plus tôt.

« Tu m'inquiètes. Tu n'as pas voulu continuer des études, en dehors de quelques cours par correspondance. »

A u b o r d d u l a c

« Je travaille aussi à l'épicerie, je te rappelle. »

« Le magasin est insuffisant pour faire vivre deux familles. Il te faudrait trouver un vrai travail, un mari... »

Il posa ses mains sur les épaules de sa fille, ne pouvant s'empêcher de les caresser. Ayant une brusque secousse des épaules, Julia se rassit normalement dans le divan, les pieds touchant désormais le sol, et chercha à se libérer des mains de son père qui la retenaient assise.

« Arrête, Papa, tu sais que je n'aime pas quand tu fais ça. »

« Quand je fais quoi ? Je suis ton père, tout de même. Et... »

« Et je te rappelle ma mère, je sais. Mais je suis ta fille. Ta fille, Papa. Ta fille. »

Elle s'était presque mise à hurler. Il n'y avait plus trace d'euphorie sur son visage. Il était devenu dur. Et la rougeur des joues n'avaient plus la même origine.

Joseph Foster soupira et posa ses mains sur le divan. Il regardait désormais d'un air triste Julia. Anita lui avait échappé. Désormais, c'était Julia.

« Julia, il faut penser à ton avenir... »

« Tu voudrais que je m'en aille, que je te quitte, que je quitte le village pour ne plus y revenir ? »

Elle avait retourné son visage vers son père sans bouger l'orientation des épaules. Et elle avait retrouvé un sourire. Du moins, un certain sourire. Mais ce n'était plus le même. Elle semblait soudain perverse et méchante.

A u b o r d d u l a c

Bien sûr, Joseph Foster connaissait la réponse aux questions de sa fille. Bien sûr qu'il ne voulait pas qu'elle parte. Mais, d'un autre côté, cela serait tellement préférable. Il la regardait tristement, silencieusement. Elle avait mis en exergue toute l'ambiguïté de son père, ce coupable éternel.

Se saisissant de son verre, Julia le vida d'un trait. Puis elle fit un petit rot.

« Bon, il serait peut-être temps de manger, non? » interrogea-t-elle à la cantonade tout en se levant.

« En effet » convint son père.

« On mange enfin ? » dit William en jaillissant dans la pièce en provenance de sa chambre.

Si Julia s'en moquait, Joseph Foster s'aperçut alors que le petit William avait sans doute tout entendu à partir de sa chambre.

« Oui, mangeons William » s'exclama la fille avec son sourire méchant adressé à son demi-frère, sans prendre la peine de poser une virgule après le verbe.

« Oui, nous allons manger » confirma le père. Puis il ajouta : « lave-toi les mains et mets la table, s'il te plaît. Julia va préparer le repas. Moi, il faut que j'aille clôturer la caisse de l'épicerie et je remonte. »

A u b o r d d u l a c

23 juin 2006

L'appartement était presque vide. Eva Jodie avait évidemment emménagé chez son nouveau mari. Toutes ses affaires avaient été transférées petit à petit mais, avant de pouvoir rendre l'appartement, il restait à déménager quelques gros meubles. Il faudrait les mettre dans la réserve de l'épicerie. Joseph Foster avait ménagé une place suffisante.

Pour l'heure, il était temps pour les déménageurs d'entrer en action. Eva Jodie reviendrait dans quelques heures pour restituer les clés au propriétaire, après avoir fait un peu de ménage. Ils étaient trois, des costauds comme l'exigeait leur profession. Ils venaient de la ville, de là où l'on lisait les journaux, où l'on dévorait les articles sur le crime non-élucidé avec délectation.

Ils commencèrent par démonter le lit. Il s'agissait d'un cadre assez classique, moderne, prévu pour être transporté en plusieurs morceaux. Le sommier à lattes était léger. Pas de soucis. Il fut calé dans le camion en quelques minutes à peine.

Puis vint le tour de la principale raison du recours à des déménageurs professionnels : une vieille armoire traditionnelle, bien lourde, en bois massif ouvragé. Elle devait dater d'un bon siècle, au moins. Deux déménageurs bandèrent leurs muscles et l'armoire quitta

Au bord du lac

le sol suffisamment pour que le troisième glisse, au niveau des pieds, deux plateaux à roulettes. Il restait maintenant à glisser le meuble jusque sur le balcon puis, de là, à utiliser la pente qui permettait de rejoindre le niveau du sol.

Un des déménageurs se plaça devant l'armoire pour la retenir dans la pente, les deux autres la maintenant à l'aide de cordes. Une fois en bas, avant de l'emporter dans le camion, le déménageur qui avait été au contact du bois fit stopper la manœuvre.

« Il y a quelque chose qui bourlingue dedans. Je l'ai entendu. »

Il ouvrit la porte de l'armoire. Il vit alors un petit sac plastique qui contenait quelque chose et qui semblait avoir glissé de droite à gauche au fil des changements d'orientation de l'armoire. Il vit aussi une sorte de petit volet de bois qui suivait le sachet et une cache que, de toute évidence, il semblait destiné à boucher. Les anciens meubles comprenaient souvent, dans la région, de petites caches de la sorte, pour y dissimuler des pièces d'or ou des bijoux.

Le déménageur se rapprocha et vit, dans le sachet, une seringue. Une seringue sans aiguille.

« Qu'est-ce que... »

Le premier déménageur empêcha un de ses collègues de se saisir du sachet.

« Ne colle pas tes empreintes là-dessus. Tu n'as pas lu le journal ? »

A u b o r d d u l a c

« Tu penses au meurtre de l'épicière et à la seringue que la police a cherché partout ? »

« Exactement. »

Le premier déménageur alla chercher le téléphone mobile dans le vide-poche du camion et il appela la police. Après qu'il eut raconté son histoire à une standardiste, puis à un premier enquêteur, on lui demanda de patienter. On lui passa alors une troisième personne.

« Bonjour. Je suis dans le village en train de faire quelques actes complémentaires, comme tous les vendredis. J'arrive. »

Puis on raccrocha. Une voiture banalisée arriva en effet rapidement. Un type assez grand mais mince, bien qu'il paraisse sportif, en sortit.

« Bonjour. Je suis le lieutenant Mathias Richard. C'est vous qui avez appelé ? »

« Oui, lieutenant. Regardez. »

Le déménageur montra l'intérieur de l'armoire.

« Vous avez eu le bon réflexe. Personne n'a rien touché à l'intérieur ? »

« Non, lieutenant. »

Il retourna à sa voiture et revint avec des gants de latex, une pince qui aurait pu être à épiler si elle avait été plus petite et une grande enveloppe en papier kraft épais. Le policier se saisit du sachet avec la pince et le glissa dans l'enveloppe qu'il cacheta aussitôt.

A u b o r d d u l a c

Mathias Richard retourna à sa voiture pour y déposer l'enveloppe. A son retour, il avait toujours ses gants de latex. Il s'accroupit à côté de l'armoire et entreprit de replacer le petit volet sur la cache. Puis il referma les portes.

« Terminez votre travail, Messieurs. Je vous remercie de votre collaboration. Bien entendu, jusqu'à ce que vous soyez interrogés officiellement, vous n'avez rien vu. Pas un mot à la propriétaire de cette armoire. C'est Eva Jodie, épouse Foster, n'est-ce pas ? »

« Oui, lieutenant. »

Souriant méchamment, le policier opina pour confirmer qu'il s'agissait là d'une très intéressante information. Il avait peut-être enfin l'élément qui lui manquait pour boucler cette affaire. Mais il ne fallait pas aller trop vite en besogne. Tout d'abord, il convenait de faire examiner par le service médico-légal ce sachet et son contenu. Une fois toutes les analyses opérées (empreintes, traces génétiques, contenu de la seringue...), alors, et alors seulement, Mathias Richard pourrait peut-être boucler son enquête.

Encore une fois, le hasard permettrait la résolution d'une affaire. Voilà qui ne pouvait que désespérer tous les Sherlock Holmes en herbes.

A u b o r d d u l a c

15 juillet 2016

Il était tard. Plus de onze heures du soir. Les honnêtes citoyens dormaient tous dans leurs lits. Pas un n'aurait eu l'idée de tenter d'entrer dans l'église en une heure si tardive. La dernière messe était terminée depuis plus de trois heures. Comme d'habitude, seules quelques bigotes y avaient assisté, en compagnie de deux ou trois familles qui allaient quitter le village pour le week-end et seraient absentes pour la grande messe du dimanche. Il restait quelques familles comme cela, pour qui ne pas aller à la messe au moins une fois par semaine ne pouvait pas s'envisager.

Vendredi était aussi un jour dédié aux pénitences. Quelques uns étaient venus se confesser dans les deux ou trois heures avant la messe. Le curé tenait tous les vendredis une permanence pour recueillir les aveux de fautes et distribuer les pardons en échange de quelques châtiments. L'époque n'étant plus aux bourreaux, aux chaînes et aux supplices, les châtiments se résumaient souvent à devoir sacrifier quelques courts instants. Le pénitent devait juste s'agenouiller dans l'église pour marmonner quelques prières.

Pourtant, alors que le carillon de l'église avait déjà sonné la vingt-troisième heure, un homme en robe de bure était allongé sur la pierre du sol, face contre

Au bord du lac

terre, dans l'allée principale de la nef, à quelques encablures des marches menant au maître-autel. L'homme semblait murmurer quelques prières. Mais, en fait, il récitait des textes bien plus longs que ceux que les pénitents habituels se devaient de répéter.

Onze jours. Deux vendredis. Il avait fallu un drame pour que le Père Louis Semper accepte de regarder son péché en face. Par réflexe, son corps bougea légèrement, entraînant un mouvement de l'étoffe rêche de sa robe. Cela irrita un peu plus les longues zébrures rouges ou écorchées couvrant le dos du prêtre. Celui-ci ne put s'empêcher de grimacer, interrompant un court instant sa récitation.

Dieu est amour. Comment la faute d'un prêtre avait-elle pu entraîner une mort ? Cette jeune fille n'avait rompu aucun serment. Et plus personne ne tenait tant que cela à lutter contre les coucherics. Le seul coupable était donc bien ce prêtre allongé sur le sol. Lui avait fait vœu de chasteté. Lui avait rompu ce vœu essentiel à sa condition de prêtre. Lui était fautif. Lui seul était réellement fautif.

Elle l'avait tenté, dans la fraîcheur de sa jeunesse, dans son insouciance légère. Certes, c'était vrai. Mais le prêtre avait cédé à la tentation. Sa Foi était-elle donc si faible qu'un simple baiser lui fasse briser son engagement ? Aurait-il renié le Christ si cette fille le lui avait demandé ?

Au bord du lac

Deux vendredis à faire pénitence. Combien de pénitences devrait-il s'infliger ? Combien de temps ? Devrait-il renoncer à sa cure si tranquille ?

Perdu dans sa méditation, le Père Louis Semper s'aperçut soudain qu'il accusait Dieu de meurtre. Il en fut offusqué, scandalisé, choqué. Dieu est amour. Dieu ne peut que vouloir la vie, vouloir sauver les âmes. Comment aurait-il pu vouloir cette mort ?

En tel cas, il fallait voir dans cette mort un effet des forces maléfiques. Même si le Diable n'était plus à la mode, les forces du mal, elles, s'insinuaient depuis toujours partout. Quelqu'un, inspiré par ces forces, avait dû tuer cette fille. Mais pourquoi ? Pour l'heure, la police n'avait rien trouvé.

Le Père Louis Semper s'était inquiété quand la fille avait disparu aussi soudainement. Il avait débuté sa pénitence quand il avait constaté le manque physique provoqué par cette absence. Mais le drame ne s'était noué que près d'une semaine plus tard, quand on avait trouvé le corps. La putréfaction avait commencé son œuvre. Les gaz de décomposition avaient gonflé le cadavre, l'amenant vers la surface. Puis il avait sans doute dérivé un peu.

Jamais le Père Louis Semper ne pourrait oublier cette horreur. Ce corps qu'il avait caressé si peu de temps auparavant. Ce corps à moitié pourri. Cette caricature gonflée. L'horreur. Et, sans faiblir, il avait dû bénir ce corps.

Au bord du lac

Pour l'heure, l'abomination restait à la ville, à l'institut médico-légal. Mais, un jour, ce corps reviendrait. Il faudrait l'enterrer pour de bon.

Le soir dans son lit, le Père Louis Semper songeait souvent à cette jeune fille. Mais le rêve était devenu un cauchemar. Il ne pouvait plus songer à la fraîche jeune fille aux si jolis seins, au sourire charmeur, aux longs cheveux blonds. Cette image avait disparu. Désormais, quand il songeait à la jeune fille, il ne voyait plus que la masse visqueuse et pourrie. Et le Père Louis Semper tressautait d'horreur.

Pourtant, la fille avait mangé du sucre. Comment avait-elle pu tomber dans l'eau et se noyer, si soudainement qu'elle n'avait pas pu crier ou nager. Même si le lieutenant qui menait l'enquête était persuadé qu'il s'agissait d'un meurtre, les voix devenaient de plus en plus nombreuses et insistantes pour déclarer qu'il s'agissait d'un accident. Un simple accident qui avait amené une fille de vingt ans à tomber dans l'eau et à se noyer.

Le Père Louis Semper poussa une longue plainte qui résonna dans toute l'église déserte. Il avait perdu cette fille. Voilà ce qui lui déchirait l'âme. Le prêtre se savait damné. Son châtement serait éternel pour avoir failli quelques courts instants dans la chaleur d'un corps de jeune fille.

A u b o r d d u l a c

12 décembre 1998

Un peu plus d'un mois plus tôt, Julia avait fêté ses deux ans. Son père avait acheté un beau gâteau à la ville, en allant se réapprovisionner, refaire les stocks pour l'épicerie. Et, en remontant du magasin, où il avait clôturé la caisse après le dîner, il était passé la voir, dans sa chambre.

Joseph Foster, en silence, avait ouvert légèrement la porte de la chambre et regardait la petite fée blonde respirer doucement sous ses couvertures. Il resta ainsi, un sourire idiot sur les lèvres, quelques minutes. Il avait l'impression de devenir gâteux avant l'âge. Mais il paraît que c'est fréquent chez les pères. Puis, la culpabilité le saisit : il risquait de la réveiller en restant ici. Alors il se retira, doucement, avant de fermer la porte en silence.

L'appartement était bien silencieux. Il n'était pourtant pas si tard. La cuisine était éteinte, plongée dans l'obscurité, tout comme le séjour et la salle à manger. A la lumière de la Lune qui diffusait une vague clarté par les fenêtres, Joseph Foster aperçut la vaisselle qui séchait. Comme d'habitude, Anita avait tout nettoyé. Elle avait fait vite, ce soir, ou alors c'était lui qui avait été long à clôturer sa caisse et faire les quelques paperasses nécessaires.

A u b o r d d u l a c

Regardant sa montre, Joseph Foster constata qu'il n'était pas particulièrement tard. On était samedi. Demain, l'épicerie n'ouvrirait que quelques heures, assez tard. Comme chaque dimanche, il pourrait rester au lit un peu plus longtemps. Il sourit. Il sentit comme une démangeaison dans son pantalon.

Il avait épousé l'une des plus belles filles du village. Il le savait. Bien d'autres gars auraient voulu être à sa place. Certains lui avaient dit. Mais jamais il n'avait avoué à quiconque que ce n'était pas si merveilleux que cela. Du moins, ce n'était plus merveilleux depuis un peu plus de deux ans. Presque trois ans. Qu'est-ce qui avait pu changer Anita aussi brusquement ? La naissance de sa fille Julia ? Et, auparavant, être enceinte ? Oui, Joseph savait que les femmes étaient changées par la maternité. Mais pas comme cela. Et puis sa fille était née depuis deux ans maintenant. Tout devrait... Tout aurait dû rentrer dans l'ordre.

Nous étions samedi. On pourrait se lever tard demain. Et ça lui démangeait dans le pantalon. Joseph Foster rentra dans sa chambre. Il avait fait doucement. De fait, Anita était déjà couchée. Elle semblait dormir en lui tournant le dos.

L'épicier se déshabilla. Il posa ses affaires sur la chaise qui était là, spécialement pour cela. Une autre chaise, un peu plus loin, portait déjà les affaires d'Anita. Sur le dessus, dans le clair obscur de la chambre, dans

Au bord du lac

l'obscurité plutôt, Joseph Foster vit le soutien-gorges et la petite culotte. Il les devina plutôt. Oh, ces sous-vêtements n'avaient rien d'extraordinaire. Anita n'aimait pas les dessous sexys. C'était du coton sans fioriture. La paire de collants pendait de la même façon, par dessus l'empilement. Des collants noirs. Joseph Foster le savait car il les voyait tous les jours. Même si, ici, on ne voyait qu'une vague forme. Il savait.

Il devinait ou il imaginait sa femme. Il la voyait debout, dans une clarté lunaire, lui souriant comme aux premiers jours de leur mariage. Elle portait non pas un collant noir opaque mais une paire de bas, avec un porte-jarretelles. Son soutien-gorges moulait parfaitement ses jolis seins qui semblaient conçus pour être caressés. Bizarrement, elle n'avait pas de culotte.

Détournant son regard des deux chaises portant les vêtements des deux époux, Joseph Foster regarda le lit conjugal. Elle était jeune. Elle était belle. Ses seins étaient fermes, ses cuisses douces et chaudes. Sa respiration était lente. Elle dormait.

Pourquoi dormait-elle ? Joseph Foster eut, un court instant, comme un accès de colère. Eh bien quoi, il était marié à une si jolie femme pour rien ?

Il ne revêtit pas de caleçon pour la nuit. Sa virilité était réveillée. Elle sentait la présence de la femme. Une jolie femme. Sa femme.

Il souleva légèrement la couette. Il voulait se lover contre ce joli corps qui occupait une moitié de son

A u b o r d d u l a c

lit. Il s'aperçut alors qu'Anita avait revêtu une de ses horribles chemises de nuit. Mais où donc les trouvait-elle ? Comment était-ce possible d'acheter quelque chose d'aussi insupportablement laid ? Comment était-ce possible qu'une jolie jeune femme s'enlaidisse à ce point ?

Prenant garde de ne pas secouer trop durement le matelas, Joseph Foster s'allongea doucement. Puis il rabattit la couette. Il s'était couché sur le côté. Il regardait sa femme. Il la devinait plutôt. Ses longs cheveux blonds coulaient depuis sa tête jusqu'au milieu de son dos. Hors de la couette, il n'y avait guère que la tête, le cou et le haut des épaules.

Anita dormait. Alors que l'on était samedi, que demain serait dimanche, que leur fille dormait et ne les dérangerait pas, qu'ils pourraient dormir demain assez tard... Bon sang, mais pourquoi dormait-elle ?

Soudain, se souvenant de ses soirées d'adolescent, Joseph Foster se saisit de son pénis turgescent. Il le caressa mais pas plus. Il ne fallait pas souiller ses draps. Sa main passa le long du corps caverneux, descendit pour flatter le scrotum. Que de noms savants pour des choses simples.

Il ne lui fallait pas trop de plaisir. Pas trop. Ne pas salir les draps. Joseph Foster s'endormit en rêvant de sa femme jouissant dans ses bras.

Au bord du lac

13 juillet 2018

La quarantaine, ses cheveux frisés écartés par une large tonsure, Gregory Arbon n'était pas un modèle de séducteur. Il s'en moquait. Il n'était pas là, dans ce village de montagne, pour cela. On le regardait, pourtant. Il n'était pas du village. Cela excitait les ménagères, un étranger.

Quand on dit « village », on pense souvent, à la ville, à quelques jolis chalets, à de pauvres paysans assemblés autour d'un feu. Beaucoup de gens oublient que, au-delà des limites de la ville, c'est aussi le vingt-et-unième siècle. Le village était moderne, connecté à Internet, possédait écoles, collège et lycée.

Et puis, il y avait le lac. Une jeune fille s'y était noyée, il y a deux ans. Et son frère avait failli se noyer lui aussi, si son père n'avait pas sauté dans l'eau pour aller le chercher. C'était le frère qui justifiait sa présence ici. Gregory Arbon regarda rapidement sa fiche : le gamin s'appelait William Foster.

« Allons-y, William » dit le psychologue d'un air enjoué.

William Foster haussa les épaules. Il e comprenait pas bien pourquoi on lui avait envoyé ce crétin de la ville. Comme s'il ne savait pas où était son problème. Depuis sa naissance, son problème s'appelait

A u b o r d d u l a c

Julia. Que celle-ci soit morte n'avait tout simplement pas changé grand'chose. Elle l'emmerdait quand elle était vivante. Elle l'emmerdait une fois morte. Elle était sa malédiction, c'est tout. A chacun la sienne, après tout.

William détestait qu'on lui passe une main dans les cheveux pour les ébouriffer. Autrement dit : le psychologue de la ville avait mal commencé. Il voulait être *cool*, il était juste un peu, ou même beaucoup, lourd. Sans aucun doute, c'était un crétin de la ville qui prenait les gens des villages dans les montagnes pour des demeures.

Mais William Foster était un brave garçon. Il fit ce qu'on lui demandait. Il se mit donc à marcher vers le bord du lac, en compagnie du psychologue. Joseph Foster regardait, depuis le seuil de l'épicerie, l'air inquiet. C'est vrai que personne n'avait songé à demander à ce Gregory Arbon s'il savait nager, s'il serait capable de repêcher William Foster. Mais le garçon était poli. Il ne posait pas de question aux adultes. Les adultes savaient forcément ce qui est bien. L'adolescence commençait tout juste à poindre. Les hormones ne lui avaient pas encore indiqué que les adultes étaient tous des idiots et que tout ce qu'on lui avait appris méritait d'être combattu.

Le lac était là, entouré de montagnes. Il était magnifique. On venait de loin pour l'admirer, pour séjourner à ses côtés. Et puis les gens de la ville d'à côté venaient plus souvent que les autres. Une heure ou deux

Au bord du lac

en voiture et, hop, ils étaient au bord du lac. Ils pouvaient louer une barque, pêcher ou, simplement, se promener dans les innombrables chemins de randonnées.

Bien que venant de la ville, Gregory Arbon n'était pas là pour admirer le lac. Il n'avait pas prévu de se promener dans les innombrables chemins de randonnées. Le psychologue était là pour s'occuper de William Foster. Personne n'avait demandé à William Foster s'il ressentait le besoin qu'un type venu de la ville vienne s'occuper de lui. Mais il était tombé dans l'eau, à cause de sa sœur. Alors le type était venu.

Bientôt, Gregory Arbon fut sur le ponton, tout à côté de William Foster.

« Alors, William, dis-moi, que ressens-tu ici ? »

« Le lac est magnifique en été. »

Gregory Arbon ne s'attendait pas à cette réponse d'une banalité absolue. Instinctivement, il regarda le lac. Oui, c'était vrai, il ne pouvait qu'en convenir : le lac était bien magnifique en été. Le soleil s'y reflétait, tout comme les montagnes. Magnifique. Il n'y avait pas d'autre mot.

Le psychologue allait relancer son patient quand il s'aperçut que celui-ci regardait les eaux du lac, au pied du ponton. Inquiet, il s'approcha de lui. Il fallait pouvoir le retenir en cas de besoin. Gregory Arbon n'était pas un très bon nageur. Il n'avait jamais dû

Au bord du lac

repêcher quelqu'un dans les eaux d'un lac de montagne. Et il n'avait aucune envie de commencer ce jour là.

« Que vois-tu dans les eaux du lac, William ? »

« Ma sœur. Je sais que ça a l'air stupide dit comme cela mais les algues peuvent former des cheveux. Avec l'effet optique de l'épaisseur de l'eau, on peut avoir l'impression du dessin d'un visage. Je sais que c'est juste une illusion. Mais ça fait drôle parfois. »

« C'est ce qui s'est passé, le jour où tu es tombé dans l'eau ? Tu as cru voir ta sœur ? »

« Oui. Et j'ai eu l'impression qu'elle m'appelait. Elle me demandait de la rejoindre. Maintenant, cela a l'air tellement idiot... »

« Non, ce n'est pas idiot, William. Mais le fait que tu comprennes que c'était une illusion est important. Quelles étaient tes relations avec ta sœur ? Vous étiez proches l'un de l'autre ? »

« C'était ma demi-sœur et nous nous détestions. »

Surpris, Gregory Arbon ne sut pas quoi rétorquer. Comment un gamin détestant sa demi-sœur pouvait-il être attiré par son image dessinée dans l'eau ?

William regardait dans l'eau et Julia le regardait. Ses algues-cheveux s'agitaient dans le courant et elle arborait son petit sourire méchant. Elle détestait son demi-frère. Sans le psychologue, elle aurait tenté une nouvelle fois de le tuer.

Au bord du lac

3 juillet 2014

Quelques jours à la ville : Julia avait accepté de faire plaisir à son père. Enfin, officiellement, elle avait accepté de faire plaisir à son père. Elle avait visité l'université, s'était renseignée sur les filières d'études qu'elle pourrait suivre. Tout cela avait pu être fait rapidement. Et elle savait déjà que c'était inutile : Julia ne voulait pas faire d'études supérieures. S'occuper de l'épicerie, rester au village, cela lui convenait tout à fait.

Elle avait repéré le commissariat central, s'était installée à la terrasse d'un café, en face, et elle avait attendu. Il faisait beau, c'était l'été. Elle portait une robe légère. Elle avait payé sa consommation de façon à pouvoir partir rapidement.

Et puis elle l'avait vu. Alors elle s'était levée. Elle avait emporté son petit sac, avait marché rapidement sur le trottoir avant de traverser la rue lorsque lui-même traversait dans l'autre sens. Au milieu de la rue, elle l'avait croisé par hasard. Elle lui avait dit bonjour avec un grand sourire ravi.

Alors elle avait fait demi-tour. Elle l'avait suivi. Ensemble, ils s'étaient réinstallés à la terrasse du café.

« Je me souviens de vous, vous êtes celui qui a enquêté sur la mort de ma mère. »

A u b o r d d u l a c

Mathias Richard rétorqua, un air gêné de fausse modestie dans la voix : « une bien méchante histoire. »

Elle était majeure, désormais. Mais elle était toujours aussi mignonne. Le policier se demanda si son émotion était visible, si sa peau rougissait.

Julia Foster souriait. Elle voyait le flic avoir chaud, rougir légèrement. Elle se souvenait de ce jour, chez son grand-père, où ce type lui avait caressé la main. Il la désirait. C'était sa faiblesse. Julia souriait. Elle accomplit un petit mouvement d'épaules innocent, le dos bien droit, qui fit bouger sa poitrine sous son T-shirt. Elle rejeta ses cheveux en arrière. Comme sa mère, elle portait ses longs cheveux blonds jusqu'à mi-dos.

Ils avaient parlé. Ils avaient bu un peu mais pas trop. Surtout pas trop : les hommes ne valent plus rien sous l'effet de l'alcool. Quelques bières, voilà tout. Elle lui avait expliqué pourquoi elle était venue, pour se renseigner sur de possibles études supérieures. Si elle en suivait, elle vivrait ici, dans cette ville, pendant plusieurs années. Sourire. Main dans les cheveux. Le flic était mûr. Il était plus rouge qu'une brique. Il l'avait invitée à dîner.

Pour Julia, quand elle poussa son premier cri de jouissance, dans un lit d'hôtel, cela avait été trop facile. Ce type s'était laissé mener par le bout du nez. Ou plutôt par le bout du phallus. Plus il s'activait entre ses cuisses, plus elle le méprisait. Ce n'était qu'un mec, un simple

Au bord du lac

gars incapable de maîtriser ses hormones. C'était tellement facile. Trop facile.

Avoir couché avec un flic pouvait toujours servir. Julia lui embrassa le front. Il avait retiré le préservatif, avait fait un nœud avec le latex et l'avait posé sur le sol. Ce type était soigneux : il veillait à ne pas salir la moquette.

Il souriait. Il souriait comme un crétin. Elle écrasait sa poitrine contre le visage du type. Il était aux anges alors qu'il aurait dû sentir l'Enfer l'engloutir. Coucher avec ce flic avait décidément été trop facile. Cela gâchait le plaisir de la jeune femme. Il lui faudrait un autre homme. Il lui faudrait un vrai plaisir interdit. Pas seulement un type bien plus âgé qu'elle, un flic aux tendances pédophiles.

Le curé. Voilà qui serait un défi plus intéressant à relever. Et puis, le curé était plutôt bel homme. Surtout, il était le fruit défendu par excellence. On ne lui avait connu aucune faiblesse. Il n'avait jamais glissé de main baladeuse dans le dos des jeunes filles au catéchisme. A priori, pas de tentation du côté des jeunes garçons non plus. Voilà une cible intéressante.

Pour l'instant, Mathias Richard était en train de s'endormir. Il serrait la jeune fille dans ses bras. Pas trop, juste ce qu'il fallait. Il embrassait ces seins magnifiques qui lui entouraient le nez. Il était au paradis.

A u b o r d d u l a c

Julia, elle, souriait. Mais ce n'était pas le même sourire. Elle méprisait ce type en train de s'endormir sur sa poitrine. C'était tellement facile d'obtenir ce que l'on voulait d'un homme.

Ce n'était pas son père qui avait tué sa mère. Ce type avait bouclé l'enquête finalement assez rapidement. D'accord, il avait eu un coup de chance. Mais l'affaire avait été rondement menée et il avait été félicité. Les hommes sont trop faibles pour tuer, pour tuer vraiment, par haine pure, par jalousie pure.

Sa mère avait été tuée par une autre femme. Celle qui avait volé son père. Sans doute cela avait-il été simple pour elle. Les hommes sont tellement faibles. Et son père n'était qu'un homme, après tout.

Plutôt que le curé, et si elle couchait avec son père ? Elle lui rappelait sa mère, elle le savait. C'était une faiblesse qu'il confessait régulièrement. Mais jamais il n'avait été plus loin que quelques caresses. Et, même pour elle, cela serait dégoûtant.

Non, c'était décidé. Elle coucherait avec le curé. Elle embrasserait la tonsure tandis qu'il suceraient la pointe de ses seins. Julia était toute excitée à cette pensée. Elle embrassa vigoureusement le front du policier. C'était l'homme qu'elle avait sous la main.

Mathias Richard sombra dans le sommeil. Il était au paradis, dans les bras d'un ange blond.

Au bord du lac

2 février 2006

Tout le village savait. Pourquoi faire semblant ? Pour les convenances, sans doute. Eva Jodie était autant brune qu'Anita Adam, épouse Foster, était blonde. Mais elles étaient aussi grandes et fines l'une que l'autre en temps normal. Leurs seins étaient bien fermes. Mais, à 26 ans, Eva Jodie était enceinte de huit mois. Et le père était Joseph Foster.

Il n'y avait qu'une seule épicerie au village. Pourquoi aller ailleurs pour faire ses courses ? Il y avait bien un supermarché où beaucoup allaient se réapprovisionner mais il était loin, à deux kilomètres environ.

Ce jour-là, Joseph Foster était en ville. Eva Jodie le savait, bien sûr, en entrant dans la cage du fauve. La clochette au dessus de la porte teinta quand elle pénétra dans l'épicerie. La jeune femme était la seule cliente. Normal, à cette heure, en milieu d'après-midi.

Anita Adam se retourna (elle était en train de ranger des choses dans les rayons derrière la caisse) en souriant. Mais, en apercevant Eva Jodie, son sourire s'effaça, elle s'abstint de prononcer le moindre mot. La cliente, elle, prononça un sonore « bonjour », avec un grand sourire. Elle fixa son regard dans les yeux de

Au bord du lac

l'épicière. Sans cesser de la défier de la sorte, elle s'approcha de la caisse.

Coincée entre une vitrine d'un présentoir et la caisse enregistreuse, la seringue prête à l'emploi était bien là, comme chaque jour. Un capuchon en protégeait l'aiguille mais, en cas d'urgence, la diabétique pourrait réagir et s'injecter une dose appropriée.

A quoi pensait Anita Adam ? Cela avait-il de l'importance ? Que son mari couche avec cette fille la blessait, sans doute. C'était plus le fait d'être publiquement cocue, d'être un objet de moquerie, qui la gênait, que de savoir son mari infidèle. Mais son visage demeurait neutre, comme un joueur de poker. Et ses lèvres ne bougeaient pas. Ses yeux ne faiblissaient pas et soutenaient le regard d'Eva Jodie.

« Je voudrais une bouteille de whisky pur malt 15 ans, du Loch Earn, s'il vous plaît. »

Les bouteilles d'alcool étaient rangées derrière l'épicière, dans une vitrine fermée. Anita Adam se saisit de la clé, dissimulée sous le tiroir-caisse, et se retourna, commençant à ouvrir la vitrine.

Elle sentit alors une violente piqûre dans une fesse. Elle ne put réprimer un cri et, par réflexe, se projeta contre la vitrine avec une violence telle que le verre lui explosa au visage.

Etait-ce le choc ? Elle se sentit défaillir. Elle allait s'évanouir. Elle reconnut les symptômes. On lui avait injecté une dose massive. Il fallait qu'elle mange

A u b o r d d u l a c

du sucre. Vite. Elle se retourna tout en s'effondrant sur le sol.

Son regard implorant était tourné vers le haut. Derrière le comptoir, Anita Adam voyait en contre-plongée Eva Jodie, souriante, triomphante, une seringue à la main, une seringue sans aiguille. L'aiguille, Anita Adam la sentait dans sa fesse gauche. L'épicière s'était retournée trop vite. Et son agresseuse l'avait trop enfoncée : elle s'était servie de la seringue comme d'un poignard. Et elle la glissa dans sa poche avec le capuchon de protection.

Parler. Crier. Appeler au secours. Anita Adam n'en avait plus la force. Lever un bras, une main, un doigt. Impossible.

Eva Jodie, elle, regardait la scène d'un point de vue inverse. Elle dominait son adversaire, son ennemie. Elle la voyait sur le sol, réduite à une chose inerte. De la salive coulait par la commissure des lèvres de sa victime. Celle-ci était bien en train de mourir.

Pour la jeune femme, la mort de l'épicière était actée. Elle avait accomplie ce qu'elle voulait. Désormais, plus aucun obstacle ne s'opposait à ce qu'elle épouse le père de son enfant à naître.

Le petit s'appellerait William. Alors Eva Jodie se caressa le ventre avec douceur.

« Voilà, William, tout est accompli. Ton père va pouvoir m'épouser maintenant. Sans crainte. Sans

A u b o r d d u l a c

réserve. Nous allons être tous très heureux. Nous allons former une vraie famille. »

Sur le sol, la masse de chair en train de s'effondrer eut un hoquet. Un simple dernier réflexe. Les yeux étaient ouverts mais ne bougeaient plus. Ils étaient ouverts mais éteints. Anita Adam ne voyait plus, entendait à peine. Les mots de son assassin s'étaient glissés jusqu'à son esprit embrumé mais sans qu'elle comprenne quelque chose.

Le sang continuait de couler par les blessures au visage, salissant la robe et la blouse la protégeant. Mais la pression artérielle avait chuté. Bientôt, le cœur s'arrêterait définitivement.

Sans rien toucher, en se retenant de cracher sur le cadavre, Eva Jodie fit demi-tour. La clochette de la porte teinta de nouveau. La future mère commença à marcher dans la neige à demi-fondue à force d'être piétinée. Il n'y avait personne dans la rue : la plupart des gens travaillaient.

La jeune femme, enceinte, veillait à ne pas glisser. Elle n'avait pas sa vigueur habituelle. Et elle était responsable d'une petite vie sans défense. Elle ne devait pas tomber.

Elle souriait, songeant à son avenir radieux, avec son fils. Avec son mari. Avec son épicerie.

Au bord du lac

16 janvier 1999

Ce samedi, il avait pris ses précautions. Joseph Foster avait préparé sa caisse avec davantage de soin durant toute la journée et il l'avait clôturée avant le repas. Puis il avait couché la petite Julia pendant qu'Anita terminait la vaisselle. Quand il était revenu dans le séjour, Anita était en train de le traverser pour se rendre dans leur chambre.

« Julia dort » dit-il.

« Parfait. Tu vas clôturer ? Moi, je suis fatiguée, je vais me coucher. »

« Non, j'ai déjà terminé. Nous sommes Samedi, nous pouvons dormir davantage demain. Allons nous coucher ensemble. Comme avant la naissance de Julia. »

Anita sembla soudain boudier même si elle ne répondit rien en reprenant sa marche. Elle entra dans la chambre et repoussa la porte derrière elle tandis que son mari la suivait à quelques mètres.

« Attends, je me déshabille » dit-elle quand il commença à rouvrir la porte.

« Je sais. Et j'aime voir ma femme se déshabiller. »

Il entra et referma la porte derrière lui. Il resta debout à contempler sa femme qui lui faisait face, le visage fermé. Elle avait retiré sa robe. Elle ne portait

Au bord du lac

qu'un soutien-gorges, une culotte et des collants. Elle était belle et désirable. Joseph Foster se sentit à l'étroit dans son pantalon. Mais il commença par déboutonner sa chemise. Sans cesser de regarder sa femme, sans cesser de sourire. Sans cesser de désirer.

Mais Anita, elle, ne souriait pas. Elle ne bougeait plus. Elle lui faisait face. Les deux bras le long du corps, les cuisses légèrement écartées, en appui.

« Eh bien, qu'attends-tu ? » lui demande-t-il alors qu'il ôtait son pantalon.

Sans attendre de réponse, il s'approcha d'elle, la serra dans ses bras et lui décrocha son soutien-gorges en l'embrassant sur les deux joues puis le front. Elle ne bougeait pas, ne disait rien. Les lèvres de l'homme s'aventurèrent vers celles de son épouse tandis que ses mains commençaient à caresser les jolis seins. Soudain, elle recula de deux pas tandis qu'elle détournait le visage avec dégoût en disant juste : « non ».

« Comment ça, non ? Cela fait des mois que nous n'avons plus fait l'amour. Des mois. »

« Et c'est très bien ainsi. Julia est née. Cela n'est plus nécessaire. Tu as rempli ton rôle. C'est parfait. »

« Comment ça, parfait ? »

« A quoi ça sert de baiser quand il n'est plus nécessaire de faire des enfants ? »

Joseph Foster resta bouche bée. Sa femme était nerveuse. Elle tremblait. Elle le regardait avec la tête

Au bord du lac

légèrement penchée et les yeux relevés, comme si elle voulait l'avoir bien en vue mais sans le regarder en face.

« Je ne comprends pas. Tu ne m'aimes plus, Anita ? »

« Je ne t'ai jamais aimé. Mais je voulais un enfant, une situation, être conforme aux attentes de mes parents et de notre communauté. »

« Mais tous les garçons du village te couraient derrière. Pourquoi m'avoir épousé moi et pas un que tu aurais aimé ? »

« Je n'en aimais aucun. Tu étais le meilleur choix possible. Alors je t'ai choisi. Et, quelque part, j'ai tout de même confiance en toi. Je te respecte. J'accepte de dormir avec toi. Un autre, peut-être serait-il en train de me battre et de me violer à cet instant même. Peut-être l'aurait-il fait depuis le premier jour où je me serais refusé à lui sous de multiples prétextes. Peut-être m'aurait-il tué. »

« Je ne comprends pas. »

« Je n'aime pas les hommes. Il te faut un dessin pour comprendre ? Il faut que je t'explique comment ça se serait passé avec mes parents, ma famille ? Et comment aurais-je pu avoir un enfant sans un homme ? Pas un enfant adopté, un enfant qui sorte de mes entrailles. Mon enfant. Alors, oui, je t'ai choisi. Et j'ai serré les dents à chaque fois que tu allais et venais entre mes reins en me caressant les seins, en m'embrassant sur

A u b o r d d u l a c

la bouche. Et j'ai tenté d'être convaincante. Et j'ai prié pour vite tomber enceinte, que le cauchemar s'arrête. »

« Sans rien me dire jusqu'à aujourd'hui ? »

« Sans rien dire à personne. Car personne ne doit savoir. Maman et Papa sont ravis d'avoir une petite fille et un gendre bien sous tous rapports. Tout le monde est heureux de notre famille parfaite. »

Des larmes perlaient des yeux d'Anita Adam épouse Foster. Mais, enfin, elle osait redresser sa tête et regarder en face l'homme qui partageait son lit. Était-ce de l'émotion d'avoir cessé son mensonge ? Ou bien de la rage ? De la haine, même, peut-être ? Lui, il avait baissé les yeux. Et des larmes coulaient abondamment de ses yeux.

Les deux époux restèrent ainsi quelques instants, en silence. Ils respiraient fortement. Elle avait avoué ce qu'elle ne voulait pas avouer.

« Nous allons divorcer, à présent, n'est-ce pas ? » se résolut-il à dire malgré l'énorme poids qui lui enserrait la poitrine.

« Non. Nous ne divorcerons pas. Jamais. Je n'ai pas fait tous ces sacrifices pour rien. Si tout cela devenait inutile, alors je partirais avec ma fille et plus jamais tu ne nous verrais. Plus jamais. »

« Mais j'ai des droits. Je suis le père. La Loi... »

« Rien à foutre. Ta Loi, tu la colleras aux basques de fantômes disparus pour toujours. »

« C'est injuste. C'est cruel. »

A u b o r d d u l a c

« La vie est cruelle, mon pauvre chou. »

Elle osait enfin sourire. Mais c'était un sourire moqueur. Il s'essuya les yeux et la regarda. Il ne savait pas comment réagir. Il ne savait pas quoi dire. Il ne savait pas quoi faire.

Il y eut encore quelques instants de silence. Son soutien-gorges dégrafé pendait lamentablement au cou d'Anita, dissimulant encore l'essentiel de la poitrine de la femme. Alors, elle se décida à le retirer et le poser sur le dossier de la chaise, par dessus sa robe. Sans quitter l'homme qui était son époux des yeux, elle retira ses collants puis sa culotte.

Elle était nue face à lui. Il regardait ces seins fermes, cette taille fine, ces yeux bleus, ces cheveux blonds. Elle ne bougeait pas, ne tentait pas de cacher son intimité. Elle gardait ses bras le long de son corps. Il n'osa pas bouger. Il n'osa pas s'approcher d'elle, la serrer dans ses bras, la forcer à se coucher sur le lit, lui écarter les cuisses et la pénétrer, de force si nécessaire. Il ne voulut pas la violer. Elle était sa femme. Il lui devait respect et amour.

Il soupira. Puis il acheva de se déshabiller. Il posa ses vêtements sur la chaise, comme si sa femme n'était pas nue devant lui. Son sexe turgescant, seul, rappelait son désir. Puis il s'empara de son caleçon de nuit et du vieux T-shirt qu'il revêtait pour dormir. Il s'habilla ainsi, résigné, tout en continuant à regarder son épouse.

Au bord du lac

Puis il souleva la couette de son côté du lit et s'assit sur le drap. Il continuait de regarder la superbe femme qu'il avait sous les yeux.

Alors elle hocha la tête en souriant. Mais ce sourire là n'était plus de défi. Non, c'était un sourire de contentement, de complicité. Anita s'empara de son horrible chemise de nuit imprimée et couvrit son corps.

Les deux époux s'allongèrent ensemble dans le lit conjugal. Ils relevèrent de concert la couette. Joseph Foster ne disait plus rien, il regardait le plafond. Il ne voulait pas regarder le visage de sa femme, ni son horrible chemise de nuit. Ses yeux étaient secs même s'ils étaient rouges.

Alors, elle se tourna vers lui avant qu'il n'éteigne la lumière. Et elle lui posa un baiser sur le front. Il la regarda alors. Droit dans les yeux.

« Je suis heureuse de t'avoir épousé. Je sais, maintenant, que j'ai fait le bon choix. Tu es un homme bien. »

Il ne répondit rien. Il éteignit la lumière. Il l'entendit s'allonger comme à son habitude, sur le côté, dirigée vers le mur. Lui, il resta couché sur le dos, les yeux ouverts dans la nuit. Il regardait un plafond qu'il ne pouvait pas voir.

Au bord du lac

15 juillet 2018

Pour arriver au milieu du lac, Mathias Richard avait ramé plus de dix minutes. Puis il avait rangé les rames et sorti sa canne à pêche. Mettre un appât sur l'hameçon, lancer la ligne et attendre. Mathias Richard n'aimait pas attendre mais il s'était dit que la pêche était probablement le meilleur moyen d'apprendre à attendre. Attendre. Attendre.

Dans ce village, il avait dû attendre une sorte de petit miracle pour démontrer que Eva Jodie était bien l'assassin d'Anita Adam. Mais ce petit miracle avait fini par arriver. Il est vrai que le meurtre ne faisait aucun doute. L'enquête avait duré le temps qu'il fallait.

Concernant le cas de Julia Foster, Mathias Richard était le dernier à croire à un meurtre. Il craignait même d'être le seul depuis qu'on avait retrouvé le corps. L'état de décomposition était tel, et les traces de piqûres de toutes façons normales, que rien ne semblait pouvoir prouver un meurtre. La fille s'était évanouie, sans doute à cause d'une crise d'hypoglycémie. Elle était accidentellement tombée dans l'eau et s'était noyée. Voilà. Fin de l'histoire.

C'était la version officielle et seul Mathias Richard voulait la remettre en cause. Pourquoi ainsi s'obstiner ? Parce qu'il avait été privé d'une jolie fille,

Au bord du lac

d'un ange blond qui l'avait emmené au septième ciel ? Et si la fille s'était suicidée ? Elle aurait pu s'injecter elle-même une dose mortelle d'insuline ou bien s'abstenir volontairement de manger du sucre tout en s'approchant de l'eau.

Cela faisait une semaine maintenant qu'il était en vacances dans le village. Il se promenait dans les rues comme dans la montagne. L'endroit était sympathique, les paysages magnifiques. Il mangeait de bons petits plats qu'il se cuisinait lui-même. En ville, il n'avait guère le loisir de passer du temps à faire de la cuisine à partir de truites fraîchement pêchées ou de bœufs ayant passé leur vie dans les alpages.

Mais cela ne lui suffisait pas. Il voulait, durant ces quelques semaines, trouver ce qu'il n'avait pas pu découvrir plus tôt. Quelque chose lui avait échappé. La première question posée par tout policier ne supportait aucune réponse qu'il connaissait : à qui profite le crime ? Une histoire de cul ? Peut-être. Une fille aussi jolie, à cet âge là, aurait pu exciter des jalousies.

Ses mains furent attirées vers le bas puis remontèrent. Puis se rabaissèrent. Puis cela recommença, avec un rythme de plus en plus rapide.

Cette fille, qu'il avait tenue dans ses mains alors qu'elle n'était encore qu'une enfant, avant de coucher avec quelques années plus tard, l'excitait encore, deux ans après sa mort. Il se souvenait de son visage, de son sourire, de ses yeux, de ses jolis seins, de ses courbes

A u b o r d d u l a c

majestueuses, de son petit rire quand il la caressait. Non, cette fille ne s'était pas suicidée. C'était un meurtre, pas un accident. Peut-être fallait-il l'avoir tenue dans ses bras pour le savoir.

Sans arrêt, les mains du policier étaient attirées vers le bas puis remontaient. Puis se rabaissaient. Le rythme était à chaque instant plus vif.

Sortant de sa rêverie, Mathias Richard s'aperçut que sa canne à pêche dansait la gigue dans ses mains, le bouchon s'enfonçant dans l'eau avant de reparaître. Alors, assurant la stabilité de la canne en la coinçant sous son pied et en la tenant d'une main, le policier s'empara d'une épuisette. Quelques instants plus tard, une truite terminait d'expirer dans le fond du bateau, se tortillant sous l'effet de la disparition de son élément naturel.

En relançant sa ligne, Mathias Richard retourna dans ses sombres pensées. Qui avait bien voulu tuer cette fille ? Et si elle devait être réduite au silence, si elle avait surpris un secret, ou si elle avait couché avec quelqu'un qui ne voulait pas que ça se sache ? Coucher avec une jeune fille majeure était toujours légal mais, si la différence d'âge était importante, cela aurait pu être mal vu dans cette petite communauté. Et la fille semblait aimer les vieux pédophiles.

Quand le fond du bateau contint trois truites, le policier reprit ses rames et commença à se diriger vers le

Au bord du lac

ponton. Ca, c'était du sport. Rien de mieux que de ramer.

Au bout d'une dizaine de minutes, il lia sa barque à une bite grâce au cordage prévu à cet effet avant d'attacher ses rames avec l'anti-vol. Puis il jeta sa pêche sur le ponton et s'y hissa. Il était temps d'aller préparer son repas.

Il réalisa soudain qu'il était peu ou prou à l'endroit où était morte Julia Foster. Il regarda le lac. L'endroit était magnifique, magique, inoubliable. Ce n'était pas un endroit où l'on pouvait avoir envie de mourir. Ou, peut-être, au contraire, était-ce l'endroit où l'on essayait de mourir afin que le dernier moment soit le plus beau.

En se penchant pour regarder l'eau, il vit les algues et la vase. Il vit le visage se former. Il vit Julia Foster lui sourire.

« Salut. C'est gentil de venir me voir. Et si tu t'approchais un peu ? Saute, viens te baigner avec moi. Viens me caresser, te faire embrasser. L'eau est si bonne. »

Mathias Richard reprit conscience alors qu'il était à genoux sur le ponton, manquant de respiration. Il se releva en ramassant sa pêche. Personne ne l'avait vu tomber. Il fut rassuré avant d'être terrifié. S'il était tombé dans l'eau...

Au bord du lac

2 juillet 2016

Une petite piqûre au bout du doigt. Une goutte de sang. Le glucomètre était perfectionné : il donna à Julia la dose d'insuline qu'elle devait s'injecter. Assise en tailleur dans son lit, face à la fenêtre, elle prépara la seringue. Depuis sa plus tendre enfance, elle avait l'habitude de ce geste. Elle était née ainsi, avec ce cadeau transmis par sa mère. C'était comme ses cheveux, sa gueule d'ange, ses yeux : l'hérédité, ça s'appelait.

« Il n'empêche que cette part de l'héritage, tu aurais pu la garder » soupira Julia, pensant comme souvent à sa mère.

On commençait à parler de dispositifs implantés qui régulaient automatiquement le taux d'insuline. Dans quelques années, peut-être, Julia pourrait en profiter. Pour l'instant, il lui fallait encore trouver un endroit pour piquer.

Un de ses copains lui avait dit un jour : « au moins, toi, tu peux te droguer sans craindre qu'on découvre le truc à cause des traces de piqûres. » L'imbécile. Elle avait ri poliment à la blague. Surtout qu'elle couchait avec ce crétin de temps en temps. Inutile de le vexer. Mais se droguer serait rapidement mortel pour elle, elle le savait. Déjà qu'un peu de

A u b o r d d u l a c

fumette lui avait posé de gros soucis... Il fallait qu'elle se méfie des pics d'humeur, d'euphorie.

Elle parvenait à baiser sans incident, pourvu qu'elle prenne du sucre en quantité suffisante. C'était déjà pas mal. Quand les hormones inondaient son sang et affolaient son cerveau, c'était une bonne raison de rester en vie. Ces hormones là, au moins, marchaient bien. Elle jouissait comme toutes les femmes. Peut-être même plus si elle en croyait les témoignages de ses amants infidèles. Ou peut-être était-elle juste un peu plus expansive que la moyenne.

Remettant le capuchon de protection sur l'aiguille, Julia posa la seringue à côté d'elle. Elle préférait attendre un peu avant de se lever.

Elle portait encore le grand T-shirt qu'elle utilisait pour dormir. Elle irait prendre sa douche dans quelques minutes. A cause de sa position dans le lit, le T-shirt était remonté en haut des cuisses. En reposant son bras sur sa cuisse, sa main avait frôlé sa peau.

Quelques minutes. Voilà. Attendre quelques minutes. Sa main revint sur la face interne de sa cuisse. La peau y était douce, agréable au toucher. Et Julia aimait être touchée à cet endroit, surtout en remontant du genou vers la hanche. Et si c'était une main d'homme s'enroulant autour des muscles fermes et jeunes, c'était encore mieux.

Pas d'homme dans les environs, pour l'instant. Julia caressa donc elle-même cette cuisse qu'elle aimait

A u b o r d d u l a c

tant. Doucement, du bout des doigts. Elle dessinait des formes ésotériques sur cette peau. Des courbes qui bouclaient. La peau réagissait bien, elle aimait ça. Et le bout des doigts aussi.

Julia sourit en se rendant compte que sa culotte s'humidifiait un peu. Bon, elle n'avait pas le temps. Ce n'était pas le moment de se faire plaisir. Il fallait aller prendre une douche, s'habiller, aller travailler. Son père devait déjà être en train de préparer les rayons. Le magasin allait bientôt ouvrir. Finalement, si elle avait choisi d'étudier, d'aller à la ville... Pffou. Non, cela l'ennuyait. Elle déprimait rien que d'y penser.

Récupérant la seringue dans sa main, Julia fit un quart de tour dans son lit et s'assit au bord pour enfiler ses pantoufles. Dans son champ de vision, quelque chose était anormal. Elle releva la tête. La porte de sa chambre était entrouverte. Il y avait quelqu'un.

Instinctivement, en poussant un petit cri étouffé, Julia tira sur le bord inférieur de son T-shirt pour mieux cacher ses cuisses et sa culotte. Mais elle fut debout plus vite encore. Elle se saisit de la poignée et ouvrit la porte en grand.

William lui fit face, bouche bée.

« Qu'est-ce tu fous là ? »

« Rien. Je ne faisais rien. La porte était ouverte. Je te regardais te piquer. »

« Tu as de la chance de ne pas avoir à le faire. »

Au bord du lac

William haussa les épaules. C'était ainsi. Il n'avait rien demandé. A dix ans, la puberté n'avait pas encore commencé. Mais lorgner sur les filles commençait à le travailler malgré tout. Que la fille soit sa sœur ou sa demi-sœur ne changeait rien. Sans doute rêvait-il de vérifier dans la vraie vie, pas sur des photos qui circulaient sous le manteau, à quoi ressemblait une paire de nichons.

Julia le regarda avec une sorte de dégoût.

« Dégage, le fils de meurtrière. »

« Ne dis pas ça. »

William serrait ses petits poings. La peau de ses mains en était blanche tandis que celle de son visage avait pris une belle teinte rouge. Julia s'en amusa. Elle souriait d'un air moqueur.

« Je dis ce que je veux. Surtout que c'est vrai. »

Elle s'était retournée et se dirigea vers la poubelle spéciale, près de la fenêtre, celle où elle jetait les seringues.

« Ne dis pas ça. »

« Dégage, j'ai dit. »

D'un coup de pied vers l'arrière, elle claqua la porte. William eut juste le temps de reculer pour éviter de prendre le battant en pleine figure. Il regardait la porte, à quelques centimètres de son visage, mais ses yeux voyaient au-delà, cette fille qu'il haïssait.

A u b o r d d u l a c

26 mars 2001

La petite Julia serait aussi belle que sa mère, c'était sûr. Elle était déjà une très jolie petite fille, très douce et gentille. Accroupi, Joseph Foster l'embrassa sur la joue et elle se détourna, gambadant vers la cour de l'école, se mêlant aussitôt aux jeux de ses camarades avec force cris. Ravissante.

Le père à moitié gaga se remit debout et constata qu'il n'était pas tout seul à regarder plus que de raison sa progéniture. Chaque parent venu confier son enfant aux enseignants tentait de le garder sous son regard encore un instant. La sonnette retentit. Les enfants se regroupèrent en rang. La directrice referma la porte en saluant les parents encore là.

Les adultes se dirent au revoir, à ce soir. Le soir, c'était Anita qui viendrait chercher Julia à l'école. C'était ainsi que les deux parents s'étaient réparti les rôles.

Un sourire attendri sur les lèvres, Joseph Foster rentra à pieds jusqu'à l'épicerie. Sa femme tenait le comptoir, dans le magasin. Il préféra passer par l'arrière, rentrer par la réserve. Il fallait qu'il range quelques cartons et en sorte des bouteilles un peu lourdes. Il en amènerait dans les rayons.

Au bord du lac

Dans la réserve, il y avait une vieille armoire qui avait appartenu à Dieu sait qui jadis. Une arrière grand-mère ou quelque chose comme cela. Les cartons étaient posées devant, en attendant. Ils avaient juste été placés là pour vider la camionnette.

S'emparant d'un cuter, Joseph Foster sortit la lame et entreprit de couper les gros rubans de scotch cerclant les cartons. Puis il les ouvrit un à un, sortant les contenus et les rangeant aux bons endroits dans la réserve. Il arriva enfin aux fameuses bouteilles qu'il fallait emmener en rayon. Il les laissa dans le carton et plaça celui-ci près de la porte.

Il acheva alors de découper les scotchs et plia les cartons, pour les stocker à plat. Ils ne prendraient plus beaucoup de place et il pourrait les remmener chez le grossiste. Il récupérait ainsi quelques centimes de consigne. Surtout, il évitait ainsi de gâcher des cartons. Joseph Foster détestait gâcher quoi que ce soit. Même s'il avait gâché sa vie en épousant une femme qui se refusait à lui.

Soudain, Joseph Foster se plaça face à la vieille armoire, les poings sur les hanches. Il se gratta le crâne en prenant garde de ne pas se blesser avec la lame du cuter. Qu'y avait-il dans cette foutue armoire ? Cela faisait des années que Joseph Foster n'avait pas regardé dedans. Il passait à côté, voilà tout.

Rétractant la lame, il posa le cuter sur une étagère de rangement. Joseph Foster ouvrit alors l'une

Au bord du lac

des portes de l'armoire. Il n'y avait que des étagères avec du linge qui semblait être aussi vieux que le bois. Des serviettes. Des draps avec des initiales en broderie. Joseph Foster ouvrit la deuxième porte. C'était la partie penderie de l'armoire. Et, de fait, une robe pendait, crochée sur un cintre.

Elle avait un peu jauni. Peut-être était-ce l'effet de la lumière déficiente dans ce lieu de simple stockage. Mais on devinait que le tissu aurait dû être blanc. C'était une robe longue, cintrée à la ceinture, simple dans sa coupe mais élégante, avec juste ce qu'il faut de dentelles. Un voile de tulle était plié, posé sur la barre horizontale du cintre, recouvrant en partie la robe.

L'émotion poussa l'épicier à porter sa main devant sa bouche. Des perles apparurent au coin de ses yeux. Il l'avait reconnue : c'était la robe de mariée de sa femme. Il se souvenait que son costume était dans l'armoire normale, dans leur chambre. Il est vrai qu'il l'utilisait à chaque fois qu'il avait besoin d'un complet. Il n'en avait qu'un seul. Une robe de mariée a évidemment moins d'usage. Mais la voir ici, abandonnée, recluse, lui déplut.

C'était le 22 juillet 1995. Il faisait beau. Un temps superbe. Un ciel bleu. Elle semblait si heureuse. Peut-être l'était-elle, après tout. Ils avaient couché ensemble le minimum requis pour qu'il la demande en mariage. Elle avait accepté. Et, ce jour là, ils s'étaient dit oui. D'abord à la mairie, puis à l'église.

A u b o r d d u l a c

Elle était si belle. Il était si fier. Il avait racheté l'épicerie depuis plusieurs années et il voulait fonder une famille. Et avec qui d'autre que la plus jolie fille du village ? C'était elle qu'il voulait. Et elle avait dit oui.

Dans sa robe blanche, virevoltante devant les autres filles du village plus jalouses que des tiques et plus souriantes que des reines de l'hypocrisie, elle était la lumière du jour. Elle était plus brillante que le soleil. Joseph était fou amoureux de sa femme. Il était fou d'un désir animal. Toute la journée il n'avait songé qu'à la nuit. Et cette nuit là avait été magique. Joseph Foster s'en souvenait. Il se sentit soudain à l'étroit dans son pantalon. Il le déboutonna. Sa main libéra de l'élastique de son caleçon ce qui peinait à rester enfermé.

Oui, cette nuit avait été belle. Comment aurait-il pu deviner ce qui arriverait ensuite ? Comment envisager la trahison de son épouse ? Comment imaginer une telle absurdité ? Devait-il la haïr pour cela ? Pouvait-il la haïr ?

En saisissant son phallus à pleines mains, il sut que la réponse serait toujours négative. Son poignet s'activa tandis qu'il regardait la robe de mariée. Il aimait sa femme. Il désirait sa femme. Il voudrait tant que sa femme l'aime comme il l'aimait aussi. Il soupirait et attendait de souiller le tulle avec lequel il s'essuierait.

A u b o r d d u l a c

4 juillet 2016

Il somnolait, la tête posée sur le sein gauche tandis que sa main titillait le téton droit, les yeux mi-clos par la fatigue. Julia Foster souriait. Le Père Louis Semper avait bien travaillé. Il l'avait emmenée au ciel, au Septième Ciel pour être exact. Elle avait pleinement joui. Lui, il avait cru connaître le paradis mais il savait qu'il s'approchait chaque fois davantage des enfers.

Sentant venir une crampe, elle dégagea sa jambe de sous le corps lourd du prêtre nu et resserra les cuisses. Tandis qu'une de ses mains caressait les cheveux courts du prêtre, qu'elle embrassait la tonsure, l'autre main caressait les poils si doux de son pubis. Son corps avait été contenté mais c'était de la pure gourmandise. Encore un péché capital.

Laissant là son pubis, sa main s'égara sur le sol, à la recherche de son pantalon. Elle trouva sa poche et, dedans, le petit sachet contenant le sucre. Elle s'en empara. Et elle commença à croquer le sucre.

Le bruit sembla réveiller le prêtre. Il tourna légèrement la tête en souriant à l'ange blond qui croquait des sucres. Il avait l'habitude, maintenant. Il savait qu'elle devait rapidement manger du sucre. Rien ne serait pire que de devoir gérer une crise

Au bord du lac

d'hypoglycémie de cette fille, ici, dans le lit d'un prêtre où on trouverait une fille nue.

La douceur de ce sein où il reposait lui faisait oublier la complexité de la situation. Ou, pour être exact, l'ampleur de ses fautes, de ses péchés. Il n'avait pas le droit d'aimer cette femme. Il le savait en s'engageant dans sa voie. Il avait juré en pleine connaissance de cause. Et, à l'époque moderne, les prêtres n'étaient plus des puceaux en prononçant leurs vœux. Ils savaient à quoi ils renonçaient. Le Père Louis Semper savait à quoi il renonçait.

Il ne devait plus être un homme mais un berger d'âmes. C'était là son engagement. Et puis il y avait eu cette fille. Elle lui avait appris le sens du péché, le plaisir du péché, la jouissance du péché. Il avait cru oublier la chaleur des lèvres des femmes. Elle lui avait rappelée. Il avait cru oublier le plaisir de pénétrer un corps de femme. Elle lui avait rappelé. Il avait cru oublier le désir. Elle lui avait rappelé. Il n'était pas une machine intellectuelle, un esprit pur s'apprêtant à n'être qu'une âme pure. Elle lui avait rappelé. Elle était son échec. Elle était le démon ayant pris son âme en prenant son corps.

Elle était un démon qui mangeait du sucre au lieu de manger du soufre. Elle ne portait pas de cornes mais de doux cheveux blonds. Elle n'avait pas de pieds fourchus mais des jambes magnifiques et des cuisses fermes. Elle n'avait pas de poils drus mais une peau

Au bord du lac

douce qui appelait la caresse. Elle n'inspirait pas la peur mais le désir.

Et, lui, qu'était-il ? Que pouvait-il lui offrir ? Pourquoi s'était-t-elle offerte à lui ? Il pourrait presque être son père. Il n'avait guère pratiqué les arts du sexe durant des années et ne devait donc pas être un si bon amant que bien des garçons du village. Son corps était sec, celui d'un petit intellectuel. Il avait renoncé à toute possession terrestre par son vœu de pauvreté. Et ce vœu là, il n'avait pas pu le rompre. Parfois, elle l'appelait « mon fruit défendu ». Le plaisir de pêcher est aussi grand que le péché commis. C'était la meilleure explication qu'il avait. Elle lui disait aussi que sa voix l'envoûtait. Voilà bien un charme étrange. Charme, envoûtement, que des termes que l'on n'attend pas lorsque l'on parle d'un prêtre.

« Bon, il faut que j'y aille » dit-elle.

A regret, il s'écarta du sein sur lequel il avait reposé sa tête comme on la posait sur un billot. Elle s'était assise sur le bord du lit, remettant sa culotte puis ses collants. Il était à genoux à côté d'elle. Elle en était à remettre son T-shirt quand il se décida enfin à quitter le lit.

D'un geste rapide, il enfila sa soutane. Elle le regarda en souriant. C'était l'été et, désormais, elle savait que le curé était nu sous sa robe, du moins quand il sortait de ses bras. Il s'aplatit les cheveux, vérifiant que tout était rentré dans l'ordre avec un petit miroir

Au bord du lac

placé au mur. Il la regarda avec la nostalgie des bons moments. Elle lui sourit. Elle se leva et vint l'embrasser, écrasant ses lèvres chaudes sur celles du prêtre.

« Merci, mon père. A bientôt. »

Il frémit. Il détestait quand elle se moquait ainsi de sa nature de prêtre. Il adorait quand elle se moquait gentiment de lui. Il l'aimait. Il la haïssait. Il la désirait. Son corps était magnifique. Son âme était repoussante.

Il songeait à cette malédiction qui l'avait frappée, elle comme sa mère. Cette terrible maladie qui nécessitait qu'elle vive sans cesse sous contrôle, en s'injectant régulièrement de l'insuline à la bonne dose. Sa peau était douce et elle le restait, malgré les innombrables marques de piqûres qui la marquaient.

Elle franchit la porte de la petite chambre, de la cellule plutôt, et se dirigea sans se retourner vers la porte de l'arrière, qui donnait vers le cimetière. Elle pourrait sortir discrètement, sans que personne ne la voit. Et puis, après tout, elle pouvait avoir été reçue en confession pour ses nombreux péchés.

Son petit sac en bandoulière se balançait au même rythme que son cul. Le prêtre songeait à se sac pour oublier ce cul. Qu'y avait-il dedans ? Du rouge à lèvres, un mouchoir, des clés... une seringue au moins. Un glucomètre sans doute. Comme sa mère, elle avait toujours à portée de main une seringue prêtre pour une injection urgente d'insuline. Cela avait été l'arme du

A u b o r d d u l a c

crime, le moyen du meurtre. Il avait été écrit que c'était la malédiction qui l'emporterait.

Le prêtre suivit Julia du regard jusqu'à ce que la porte arrière du presbytère se referme. Elle ne s'était pas retournée une seule fois. Il n'avait pas dit un mot. Toute sa vie, il regretterait de ne pas avoir dit un seul mot en cet instant.

Il ne le savait pas, bien sûr, mais c'était la dernière fois qu'il la voyait vivante. Cette après-midi avait été la dernière fois qu'il avait fait l'amour avec elle. Elle ne serait, le soir, dans moins d'une heure, plus qu'un cadavre noyé au fond du lac.

Il ne le savait pas mais, malgré tout, quelque chose lui serrait le cœur. Il se doutait de la survenue prochaine d'un grand malheur. Une telle jouissance illégitime, un tel péché, de telles fautes, ne peuvent qu'amener un châtement, un jour ou l'autre. Et le châtement surprend toujours lors de sa survenue. Il faut qu'il surprenne. La surprise fait partie entière de la punition. Pourquoi ce soir là plutôt qu'un autre ? Pourquoi pas ce soir là plutôt qu'un autre ?

Julia, elle, ne se posait pas toutes ces questions. Elle avait bien joui. Elle était heureuse d'avoir bientôt vingt ans. Elle était encore dans une phase d'euphorie même s'il fallait, désormais, qu'elle rentre à la maison avant d'aller à la kermesse. Il fallait, comme le curé, qu'elle s'y montre. Elle y serait encore draguée par quelques porteurs de bites. Peut-être se referait-elle

A u b o r d d u l a c

baiser avant minuit, discrètement dans une arrière cour, une camionnette ou une chambre d'adolescent si elle avait de la chance. Et si elle en avait envie. S'ils savaient lui en donner l'envie. La chair de pas même vingt ans a besoin de chair fraîche, de la chaleur d'autres corps, de la passion de baisers, d'âmes éperdues à dévorer.

Faisant le tour du presbytère et de l'église, elle arriva dans une petite rue, à côté du cimetière. Elle passerait sur le quai près du lac pour rejoindre l'épicerie en laissant sur le côté les stands de la kermesse. Ou bien elle irait tout de suite à la kermesse. Non, elle n'avait plus de sucre sur elle. Il fallait d'abord qu'elle aille en reprendre. Elle en profiterait pour se faire une mesure de glycémie. Après avoir baisé, c'est plus prudent.

C'était l'été, il faisait chaud. Inutile de prendre une douche. Après tout, elle revenait de se promener dans les montagnes, non ? L'épicerie était fermée depuis le midi. Il fallait que son père prépare le nécessaire pour les stands de la kermesse. Il n'avait pas besoin d'elle. Certaines années, il le faisait à portée de la boutique et laissait la porte ouverte. Mais les clients étaient rares. Tout le monde se préparait pour la traditionnelle kermesse.

Les petites fanfares, déjà, répétaient ici ou là, commençant ainsi à remplir l'air de leurs flonflons. Et le lac est tellement beau à cette heure.

Au bord du lac

2 juillet 2006

Le soleil se couchait sur les montagnes. La voiture, elle, s'éloignait du village pour rejoindre la ville, le commissariat. Les résultats de l'analyse de la seringue sans aiguille trouvée dans un petit sac plastique, cachée dans une armoire, était arrivés dans l'après-midi.

Mathias Richard n'aurait pas dû travailler ce jour là mais il surveillait l'arrivée des résultats. Il avait demandé à être prévenu. Et il avait tenu à ce qu'on arrête aussitôt la nouvelle épicière. Un dimanche, c'est plus facile pour une commerçante.

Il avait fallu retenir Joseph Foster. Deux agents s'en étaient chargé. L'épicier avait insulté la police qui l'avait déjà accusé et qui, maintenant, accusait sa femme. Le bébé avait pleuré. Finalement, c'est Eva Jodie qui avait calmé son mari et son enfant. Avant de suivre sans réticence Mathias Richard. Elle savait qu'elle ne pourrait pas y échapper, de toutes façons.

Et si elle voulait pouvoir défendre son innocence, il lui faudrait faire preuve de bonne volonté. Jouer le refrain du « mais je n'ai rien à cacher ». Elle expliqua donc à son mari comment faire les biberons. Inutile : il les faisait aussi souvent qu'elle, si ce n'est plus, quand elle n'allaitait pas.

Au bord du lac

On lui avait épargné les menottes. Elle était juste montée à l'arrière de la première voiture, Mathias Richard prenant la place du passager avant. Le deuxième véhicule de police suivait.

Dans le village, les commères avaient regardé sur le pas de leurs portes. Pas besoin de sirènes ou de gyrophares : deux voitures de police, cela se remarque.

Eva Jodie regardait les montagnes par la fenêtre de la voiture. Peut-être qu'elle ne les reverrait plus avant longtemps. Peut-être qu'elle ne les reverrait plus jamais. Tout dépendait de ce que la police pourrait lui opposer. Jusqu'à preuve du contraire, elle était innocente. Elle le savait.

Mathias Richard lui avait clairement dit qu'elle passerait la nuit en cellule de garde à vue après un interrogatoire préliminaire, son état-civil, ce genre de choses. Les choses sérieuses seraient pour le lendemain. Ce que le policier ne lui avait pas expliqué, c'est qu'après une nuit en cellule, les suspects sont souvent plus enclins à avouer. Inutile de brusquer les choses. Il savait qu'il disposait de preuves suffisantes.

Le lendemain soir, Mathias Richard comptait bien avoir bouclé l'affaire. Elle traînait depuis trop longtemps.

A u b o r d d u l a c

2 janvier 2006

Tout le monde savait. Le maire, Charles Adam, savait. Et sa fille Anita savait. Pourquoi en parler ? Qu'y aurait-il à dire ? L'ambiance était tendue dans la maison de Joseph Foster. Jamais il n'avait parlé de son infidélité avec son épouse. Jamais elle ne lui avait posé de question, même quand son retard aurait pu constituer un aveu. Elle savait. Il savait qu'elle savait. Qu'elle ose lui poser une question !

Pour Julia, qui n'avait que neuf ans, ses parents avaient voulu fêter Noël, comme on avait fêté le Nouvel An. Toute la famille était là, chez le grand-père, le patriarche. Mais il y avait comme une gêne, comme des silences soudains. Les non-dits pesaient.

Quand Charles Adam regardait son gendre et que ses lèvres commençaient à s'entr'ouvrir, comme si les questions ou les reproches commençaient à se former, sa fille veillait à parler, à couper d'entrée de jeu une parole qui n'avait pas été encore prise. Ne pas provoquer son mari infidèle. Ne pas lui donner une occasion de dire pourquoi. Souffrir en silence. Et, surtout, surtout, ne rien avouer.

Le 1^{er} janvier, l'épicerie était restée fermée. On avait rangé la maison des parents où la fête s'était tenue. On avait encore mangé ensemble. On avait bu un café et

Au bord du lac

une liqueur dans les fauteuils du salon. On avait parlé de rien par peur de parler de quelque chose qu'il fallait taire. Sans trop y croire, on s'était souhaité une bonne année. On craignait que cela ne soit l'année d'un divorce, s'étonnant que celui-ci n'ait pas déjà eu lieu.

Le soir du 1^{er} janvier, Anita et Joseph Foster s'étaient couchés en silence, comme ils le faisaient depuis des années. Le matin, Joseph s'était assis sur le lit au lieu de rapidement se lever. Il tournait le dos à sa femme.

« Anita, il faut en finir de cette situation. »

« Quitte la. Quitte cette petite salope. »

« Non. Elle est enceinte. »

« Qu'elle avorte ! »

« Je ne l'avais pas voulu. Elle a arrêté de prendre sa contraception sans me le dire. Je ne me suis pas méfié. »

« Quand je te dis que c'est une petite salope ! Depuis quand tu couches avec elle ? »

« Ca va bientôt faire un an. J'ai cédé à ses avances le 31 janvier dernier. Je ne voulais pas d'un enfant maintenant. Elle m'a donc un peu forcé la main. Mais nous nous aimons. Elle sait que tu refuses de divorcer et qu'avoir un enfant, que nous aurions eu de toutes façons, te forcera aussi la main. »

« Elle ne me forcera à rien du tout. Jamais nous ne divorcerons. »

A u b o r d d u l a c

« Je vais évidemment reconnaître cet enfant qui est le mien. »

« Rien ne t'y oblige. Cette traînée doit coucher avec la moitié du village. »

« Non, elle m'est fidèle. Comme je lui suis fidèle, d'ailleurs, par ta faute. Je ne lui ai même pas suggéré d'avorter. Avoir cet enfant me plaît. L'avoir maintenant aussi, après tout. Je veux en finir avec toute cette hypocrisie, ces mensonges. »

« Non. Je n'ai pas fait tous ces sacrifices pour rien. Tu ne diras rien et tu resteras marié avec moi. Même si cela m'humilie. Même si tu dois reconnaître un enfant d'une petite traînée. »

« Je peux exiger le divorce. »

« Ce que je t'ai dit, il y a longtemps, est toujours valable. Si tu détruis ce que j'ai bâti, je disparaîtrais avec ma fille. »

« Tu as bâti des mensonges. Tu t'enfermes dedans. Vivre dans la vérité... »

« C'est non. N'insiste pas. Et, après tout, tu peux continuer d'aller voir ta traînée. Cela m'importe peu. Pourvu que tu sois plus discret. »

« Elle veut se marier avec moi, vivre avec moi. Et c'est ce que je veux aussi. »

Anita s'était levée et ne répondit rien. Elle quitta la chambre pour aller dans la salle de bains. Joseph la regarda passer devant lui.

Au bord du lac

Oui, elle était belle. Oui, il ne pouvait pas s'empêcher de continuer de désirer cette femme qui se refusait à lui. Il ne pouvait pas vraiment se cacher qu'il l'aimait toujours, malgré tout. Qu'il la haïssait aussi, parfois.

Et maintenant ? Oui, il lui faudrait trancher dans le vif. Tant pis.

A son tour, Joseph Foster se leva. La salle de bains étant occupée, il trouva vite quoi faire. Dans sa chambre, il entendit Julia. Elle était réveillée. Elle semblait même debout.

Le père ouvrit tout doucement la porte de la chambre de sa fille. En effet, elle avait allumé la lumière de sa table de nuit. Elle remettait de l'ordre dans ses cheveux avec un petit peigne, devant un miroir sur son bureau. Si jeune, déjà si femme, déjà si belle.

« Bonjour, mon chaton. Tu as bien dormi ? »

« Bonjour, Papa. Tu t'en encore disputé avec Maman. Je vous ai entendus. »

« Ce sont des choses qui arrivent. Tu comprendras quand tu seras plus grande. »

Joseph Foster se dirigea vers la fenêtre. Il l'ouvrit puis en fit de même avec les volets, qu'il bloqua sur les côtés. Puis il referma la fenêtre. Dehors, on voyait de la neige partout, couvrant le village et les montagnes.

A u b o r d d u l a c

4 juillet 2006

Le matelas n'était pas confortable. Il n'était pas fait pour. Une cellule de garde-à-vue ne doit pas être agréable. Il y avait un trou dans un coin du sol, avec un peu de carrelage. On lui avait expliqué que c'était ça, les toilettes. Pas de lavabo, pas de douche.

Eva Jodie s'était allongée, en rentrant de son interrogatoire. Enfin, elle avait pu pleurer. Elle avait nié toute la journée. C'était contre l'évidence. Elle le savait. Mais elle s'était obstinée. Maintenant, on lui mettait les menottes pour circuler entre la cellule de garde-à-vue et le bureau de Mathias Richard. C'était un symbole. C'était une manière de lui rappeler que, déjà, tout le monde savait qu'elle était coupable.

Avait-elle dormi ? Eva Jodie ne s'en souvenait pas. Elle était allongée, là, sur le dos, épuisée. Elle regardait, dans la nuit, à la lueur des éclairages du couloir qui passaient au travers de la grille de séparation, le sommier du lit du dessus.

Sans réfléchir, elle s'était allongée sur le lit du dessous. Elle était tellement épuisée. Mais la cellule comprenait en fait une paire de lits superposés à armature métallique, le genre indestructible même quand un détenu tentait de la réduire en morceaux.

A u b o r d d u l a c

Il y avait aussi une petite table et deux tabourets. Tout était métallique. Sur la table, il y avait un stylo et un formulaire qu'on lui avait dit de remplir. Et une déposition qu'elle avait refusé de signer. On allait la présenter à un juge demain.

Demain. Non, minuit devait être passé. Eva Jodie verrait donc un juge aujourd'hui, dans quelques heures. Ensuite, ce serait la prison, la vraie. Elle le savait. Meurtre. Assassinat. Les preuves étaient là. Elle le savait. Elle ne reverrait pas son enfant, son mari, sauf derrière des grilles d'un parloir. Elle le savait. Elle le savait mais le refusait. Elle n'infligerait pas cela à son mari, à son enfant. Elle ne voulait pas qu'on la juge, qu'ils subissent l'humiliation de la voir jugée.

Elle pleurait. Elle tentait que ce soit le plus silencieux possible mais elle reniflait. Et l'odeur qui lui emplissait les narines n'était pas celle des toilettes mais la sienne. Elle ne s'était pas lavée depuis près de deux jours. Sa robe était froissée. Tout sentait mauvais.

Eva Jodie se leva. Elle détacha la ceinture de sa robe. Elle en éprouva la solidité. Elle marchait pieds nus sur le sol froid de la cellule. Cela n'avait pas d'importance. Elle noua la ceinture le plus haut possible, à l'armature du lit supérieur. Elle alla chercher un tabouret et monta dessus. On la retrouverait pendue, le lendemain matin, un tabouret renversé sur le sol.

A u b o r d d u l a c

4 juillet 2016

Dix ans jour pour jour. Dix ans plus tôt, sa mère était morte. Le matin, William Foster avait porté des fleurs sur la tombe de sa mère. Son père y était passé un peu plus tard, pour arroser. Il arrosait aussi les fleurs sur la tombe de sa première femme, la mère de Julia. William n'avait connu aucune des deux. Sa mère avait tué celle de Julia et, ensuite, s'était suicidée. Voilà comment il y avait eu deux mortes. Voilà comment son père était devenu triste. William l'avait toujours connu triste.

« Il aurait mieux valu que l'on divorce » répétait Joseph Foster. Mais Anita Adam ne voulait pas divorcer. Et, à cause de Julia, son père était prisonnier de cette femme. Elle devait être diabolique, comme sa fille. Si William était le fils d'une meurtrière, Julia ne pouvait qu'être la fille d'une sorcière.

Pour William, il était évident que son père et lui étaient des victimes des sorcières. Sa mère était aussi une victime : elle avait dû se battre contre les sorcières. Et elle avait perdu. Même si elle en avait tuée une. Personne ne croyait aux sorcières. Il fallait la venger.

Le matin, la veille, il était rentré discrètement dans la chambre de sa demi-sœur. Il s'était emparé d'un sachet avec une seringue. Il avait appris, dans de vieux

Au bord du lac

journaux, à la bibliothèque du village, ce qui s'était passé il y a dix ans. On n'avait pas voulu répondre à ses questions. Personne. Alors il avait cherché des réponses à ses questions, seul. Sans en parler à quiconque.

Il avait pris des gants et ouvert le sachet avant de le jeter dans une grande poubelle vidée le soir même. La seringue, il l'avait mise dans un mouchoir, au fond d'une poche. Ne pas la toucher, surtout. Ne pas y laisser d'empreinte. Et attendre.

Aujourd'hui, c'était le jour de la kermesse annuelle. Pendant que son père finissait des préparatifs pour différents stands ayant réalisé des commandes, le magasin était plus ou moins fermé. William était donc parti se promener dans le village. Il regardait de loin les stands qu'on achevait de monter. Des fanfares répétaient ici ou là, emplissant l'air de notes pas toujours justes. Personne ne regardait le lac, pourtant magnifique.

Tout d'un coup, William vit arriver sa demi-sœur. Elle marchait sur le quai, un grand sourire aux lèvres. Elle semblait danser sur un nuage. La haine serra le cœur du garçon en voyant le bonheur de celle qu'il haïssait plus que tout au monde.

Soudain, la jeune fille s'arrêta sur le quai en regardant le lac. Elle s'engagea alors sur le ponton. Elle venait souvent à cet endroit, pour admirer le lac. William aussi le faisait. Elle semblait si joyeuse, si heureuse en regardant le lac, les montagnes, le ciel bleu.

Au bord du lac

Prenant garde de marcher en silence, William s'approcha de sa demi-sœur. Il n'en voyait que le dos. Il ne voyait pas le lac. Il ne voyait pas les montagnes. Il ne voyait pas le ciel bleu. Il ne voyait que le dos de sa demi-sœur.

Il sortit la seringue de sa poche. Il la tenait dans un mouchoir mais dans le creux de sa main. Avec un second mouchoir, il retira le capuchon de protection. Il tendit le bras avec toute la force qu'il pouvait avoir. L'aiguille s'enfonça dans une fesse de Julia. Le piston avait joué jusqu'au bout. Elle avait eu un petit cri de surprise. Un tout petit cri, très bref.

Alors, William serra bien son mouchoir et retira la seringue en restant bien droit. Il vérifia que l'aiguille était toujours au bout et il remit le capuchon de protection. Devant lui, sa demi-sœur était toujours debout. Elle ne bougeait pas vraiment. Elle ne s'était pas retournée. Elle dodelinait. Combien de temps cela dura-t-il ? Quelques courts instants. Elle hoquetait. Puis ses jambes se dérochèrent sous elle. Elle tomba dans l'eau. Il y eut un plouf.

William souriait. Il regarda brièvement le lac, au pied du ponton. Quelques petites bulles s'échappaient. La vase avait été remuée. Des algues dansaient. On ne voyait plus sa demi-sœur.

Les bulles cessèrent d'éclorre à la surface. Il n'y avait pas eu un seul cri, pas un seul bruit, en dehors du

A u b o r d d u l a c

plouf. Nul n'avait vu ou entendu le drame. Il n'y avait plus qu'un garçon sur le ponton. Quoi d'anormal à ça ?

William renferma bien la seringue dans son mouchoir et celui-ci dans sa poche. Il rangea le second mouchoir dans une autre poche.

Avec un air joyeux et une démarche légère, il s'en retourna vers le village. Là-bas, la kermesse commençait. Les stands ouvraient les uns après les autres. Il voyait son père terminer d'apporter diverses marchandises à ceux qui en avaient commandées. Personne ne regardait vers le lac, vers le quai, vers le ponton.

Sourire aux lèvres, William marcha tranquillement jusqu'à l'épicerie. Il rentra par la porte de derrière, celle de la maison. Il monta dans la chambre de sa demi-sœur. Et il jeta la seringue dans la poubelle spéciale, comme si elle avait servi normalement. Elle rejoignit les autres seringues. Comment distinguer celle-ci des autres ? Pourquoi chercher à le faire ?

Cette traînée de Julia passerait la nuit ailleurs, comme parfois. Simplement, cette fois, ça ne serait pas dans un lit de beau garçon. Ce serait sous l'eau, dans la vase, sous des algues.

William savait que sa mère était vengée. Et lui aussi. Il était temps d'aller à la kermesse.

Au bord du lac

16 juillet 2018

Officiellement, il était en vacances. Mathias Richard ne devait pas continuer à se focaliser sur cette affaire classée vieille de deux ans. Mais plus il se disait cela, plus il se focalisait dessus.

Même ici, sur le ponton, de bon matin, face au lac, le policier pensait à la petite Julia Foster. Il l'avait rencontrée quand elle avait une dizaine d'années. Et il l'avait tout de suite désirée. C'était une pulsion forte, violente, irrésistible... ou presque. Après tout, il avait résisté. Jusqu'ici, il avait toujours résisté. Cette fois là aussi.

Mais, plus il y pensait, plus il se dit que la pure petite fille avait tout de suite compris. Et qu'elle avait attendu. A peine majeure, elle l'avait rejoint. Et elle avait couché avec lui. Une seule fois. Et, tant d'années plus tard, il se demandait toujours pourquoi elle était venue le voir. Pour s'amuser, sans doute. Elle n'était pas vierge et voulait se faire un vieux, sans doute. Alors elle avait retrouvé le pédophile qui avait eu envie d'elle.

Même s'il avait vu le cadavre sorti de l'eau et qu'il ne pouvait plus penser à Julia sans penser à cette chair flasque, gonflée et moisie, Mathias Richard continuait de rêver de Julia vivante, à dix ans comme à dix-huit ans. Les rêves ont ceci de formidable qu'ils

Au bord du lac

n'ont pas besoin de respecter les lois de la physique : voyager dans le temps est simple. Parfois, le rêve devenait cauchemar. Le policier couchait avec la petite fille de dix ans qui, soudain, s'enfonçait dans un lit devenu liquide comme un lac. Et, entraîné par son élan, il poursuivait ses va-et-vient entre les jolies cuisses tandis que le niveau d'eau montait autour de lui. Et, à la fin, il s'apercevait qu'il baisait un cadavre de noyée. Là, il se réveillait en hurlant.

Mathias Richard regardait le lac. Le ciel était bleu. Il faisait chaud. Il jeta un œil sur la barque qu'il avait louée, amarrée juste là, à côté de lui. En passant, son regard avait été attiré par quelque chose dans l'eau.

L'homme se mit à genoux. Et il regarda le lac de plus près. Derrière l'eau transparente, il y avait des algues. Les courants et le vent faisaient bouger l'eau sous forme de diverses vaguelettes. Et celles-ci entraînaient dans leurs ondulations les algues du fond. C'était un simple phénomène physique. Aucun mystère. Mais, par contre, rien n'expliquait que les algues semblaient devenir des cheveux. Rien n'expliquait que les algues entouraient comme un visage de vase. Rien n'expliquait que ce visage souriait. Rien n'expliquait la présence de deux yeux, deux cailloux blancs ou, plutôt, gris-bleu clair.

« Salut, Mathias » dit le visage.

Mais nul son n'avait été émis. Aucun bruit, aucun mouvement des lèvres. C'était une pure illusion.

Au bord du lac

Le policier resta à genoux tout en redressant son tronc. Il ferma les yeux et respira, les mains posées à plat sur les cuisses, comme s'il comptait réaliser un exercice de yoga.

Comme le petit William, il voyait Julia. Pourquoi ? Pourquoi eux deux et personne d'autre ? Quel était leur point commun ?

Mathias Richard rouvrit les yeux et regarda de nouveau le fond du lac. Il se força à regarder avec attention, de manière détaillée et analytique, sans accepter une vision globale de la scène. Il n'y avait pas de doute : il n'y avait que des algues. Celles-ci bougeaient de manière assez aléatoire. Et les soi-disant yeux étaient bien des petits cailloux. Il y en avait d'ailleurs trois, dont deux assez proches que le policier avait réunis dans son fantasme.

Il regarda plus globalement la scène et constata que, désormais, il était immunisé contre le pouvoir du fantôme de Julia. Son esprit avait construit ce fantôme par analogie. On était dans la réalisation d'un fantasme profond, obsessionnel. Il rêvait encore parfois de Julia. Particulièrement en ce moment.

Pourquoi le petit William rêverait-il de façon obsessionnelle de sa demi-sœur qu'il n'aimait pas ? Il n'était pas possible qu'il ait couché avec elle. Ou même rêvé de le faire. Il était trop petit à l'époque. Un deuil mal digéré ne se réveillait pas au bout de deux ans. Sauf si quelque chose le réveillait.

Au bord du lac

Il était sur le ponton le jour de la kermesse annuelle. C'est à ce moment là qu'il avait vu sa demi-sœur. Or, selon le rapport d'autopsie, elle était probablement tombée dans l'eau le jour de la kermesse. C'est ce jour là qu'elle avait disparu. Il y avait donc une similitude possible entre le moment où Julia était morte et le moment où William avait failli mourir. Dans les deux cas par noyade après une chute dans l'eau.

Mais William n'était pas diabétique. Rien ne l'amenait à perdre ainsi connaissance, sauf la vision de sa demi-sœur dans l'eau. D'où la question qui tournait dans la tête de Mathias Richard depuis le début : pourquoi William voyait-il sa demi-sœur ?

S'il revivait un traumatisme, c'est qu'il était présent lorsque sa demi-sœur était tombée dans l'eau. Il était présent sur le ponton. Il était donc juste derrière elle. Comme sa mère avait été derrière Anita Adam. Et les détails du crime s'étaient étalés dans tous les journaux. Les connaître avait sans doute été à la portée de n'importe quel gamin se rendant à la bibliothèque ou écoutant des ragots de cour d'école.

Le policier en arrivait à une conclusion qui le bouleversait. Un gamin de dix ans avait tué sa grande sœur en lui enfonçant une seringue d'insuline dans le corps. Seringue qu'il avait pris la précaution de faire disparaître sans commettre la même erreur que sa mère.

A u b o r d d u l a c

17 juillet 2018

A chaque fois que ce foutu policier revenait au village, Joseph Foster perdait quelqu'un qu'il aimait. Sa femme, sa deuxième femme, sa fille. Il ne lui restait que son fils.

L'épicier avait fermé le magasin et posé un écriteau « fermeture exceptionnelle » sur la porte. Il n'avait pas clôturé sa caisse. Mais il s'était assis sur la chaise derrière le comptoir. Comme un boxeur à demi-sonné s'assoit sur le tabouret, dans un coin du ring.

Il avait eu du mal à rester calme quand Mathias Richard était venu dans le magasin. Il avait attendu d'être seul client et s'était approché de l'épicier. Il lui avait dit quelque chose comme « démarche informelle de ma part ». Il lui avait expliqué le raisonnement qui l'amenait à penser que le petit William avait tué Julia.

Bien sûr, Joseph Foster avait pâli. Il avait regardé le policier en silence, avec un regard horrifié. Il avait bégayé une sorte de « comment osez-vous ? » sans parvenir à former des mots audibles. Le policier avait hoché la tête avec un sourire triste. Il savait qu'il avait vu juste et il en était désespéré.

Avant de quitter le magasin, Mathias Richard avait juste expliqué : « l'affaire est close depuis deux ans. Si votre fils est le coupable, il était de toutes les

A u b o r d d u l a c

façons trop petit pour être pénalement responsable. Il finirait dans un centre éducatif pour délinquants. Cela ne servirait à rien. Et puis, de toutes façons, je n'ai aucune preuve. La seringue n'a pas été retrouvée en deux ans. Elle ne le sera sans doute jamais. Mais, maintenant, je suis certain d'avoir compris. Je pense que je vais mieux dormir la nuit. Et je quitterai le village bientôt. Demain, peut-être. En espérant ne jamais y revenir. Adieu, Monsieur Foster. »

L'épicier était resté debout, appuyé contre la vitrine de derrière le comptoir, blanc comme neige, paralysé. Il avait vu le policier faire demi-tour, lui montrer son dos en s'éloignant, sortir en fermant la porte derrière lui.

Sa poitrine lui faisait mal. Ses entrailles se nouaient. Ses mains tremblaient. Ses jambes allaient cesser de soutenir le poids de son corps. Il avait du mal à respirer.

Plusieurs minutes furent nécessaires. Enfin, d'un pas mal assuré, en se tenant aux rayons, Joseph Foster se dirigea vers la porte de l'épicerie, la verrouilla et plaça l'écriteau indiquant une fermeture exceptionnelle. Il retourna derrière le comptoir pour s'asseoir sur la petite chaise.

Combien de temps resta-t-il prostré ainsi ? Il ne le savait pas. Il lui fallut du temps pour comprendre qu'il avait toujours su ce que le policier lui avait expliqué. Oh, bien sûr, il n'avait pas construit un

A u b o r d d u l a c

raisonnement, fait de déductions. Mais il le sentait. Il le savait.

Enfin, il put se lever. Marchant comme un zombi, il se dirigea vers la réserve. Une vieille armoire était là. Il ouvrit l'une des portes. Une robe de mariée pendait là sur un cintre. Un voile de tulle taché était jeté négligemment par dessus. L'homme regarda la robe en soupirant puis ouvrit l'autre porte. Sur une pile de vieux draps, il y avait une petite boîte en carton. Il ouvrit la boîte et en retira quatre ou cinq seringues dont il retira l'emballage protecteur avant de les glisser dans sa poche de pantalon.

Après avoir monté l'escalier, Joseph Foster trouva son fils, encore en pyjama, jouant avec sa console vidéo, en étant assis en tailleur, pieds nus, sur le divan. L'homme s'assit sur le divan, tout près de son fils. Il ne le regarda pas tout d'abord, perdant son regard dans la pièce. Seuls ses yeux bougeaient. Il regardait son domaine comme s'il ne le verrait plus jamais. Comme s'il ne l'avait jamais vu.

Son fils fronça les sourcils en regardant son père. Il avait posé sa console sur un accoudoir.

« Qu'est-ce que tu as, Papa ? Tu es tout bizarre. »

« As-tu tué Julia ? » demanda le père sur un ton neutre et calme, comme s'il avait demandé si son fils avait bien dormi.

Au bord du lac

Après avoir posé la question, il sourit. Il était soulagé. Il l'avait fait. Il tourna alors sa tête vers son fils. Il fixa son regard dans les yeux de William.

« William, as-tu tué Julia ? » répéta l'homme d'une voix douce et sucrée.

L'enfant était bouche bée. Il était paralysé. Il ne dit rien. Il avait peur. La terreur la plus absolue se lisait dans son visage.

L'homme ferma les yeux, hocha la tête en souriant. C'était un sourire triste. L'homme était affligé. Mais le Destin suivrait son cours. C'était ainsi.

Joseph Foster rouvrit les yeux. Son fils n'avait pas bougé d'un millimètre. Soudain, Il émit un petit cri. Il venait d'avoir mal au ventre. Un réflexe poussa l'enfant à regarder son abdomen. Il y avait des petites marques de sang sur le pyjama. La main de son père se retirait doucement, laissant plantées là deux seringues aux pistons enfoncés à fond.

Alors l'enfant s'autorisa à pleurer en regardant son père. Il ne dit rien. Le père lui souriait. C'était un sourire triste. L'homme avait rempli son devoir.

Se levant doucement, comme si c'était le moment de retourner au magasin après une pause, Joseph Foster s'éloigna du divan. Il redescendit les escaliers. Il retourna vers la réserve.

Pas très loin de l'armoire, il y avait une citerne de fioul. Et un seau. Il prit le seau et le remplit de fioul grâce au robinet de purge. Il referma le robinet et jeta le

Au bord du lac

contenu du seau dans l'armoire aux portes restées ouvertes. Les draps comme la robe de mariée devinrent soudain gris et huileux.

L'homme retourna faire le plein. Puis il versa une piste de fioul jusque dans le magasin, au rayon des alcools. Il ouvrit la vitrine et versa le reste du seau sur les bouteilles.

Au fil des allers et retours, il y eut du fioul un peu partout dans le rez-de-chaussée puis dans le salon, dans les chambres, sur la cuisinière fonctionnant au gaz. L'homme ouvrit d'ailleurs les arrivées du gaz. Enfin, l'homme renversa du fioul sur les marches de l'escalier et jusque sur le divan avant de s'y asseoir.

Il souriait. Il était calme. Il savait qu'il faisait ce qu'il fallait, ce qu'il devait. Il n'avait pas le choix. A chaque fois que le policier venait, l'épicier perdait quelqu'un qu'il aimait. C'était le destin.

Malgré tout, il était épuisé. Il jeta le seau à travers le séjour, sans animosité, juste parce que le récipient n'avait plus d'utilité.

Son fils avait la tête penchée. A part cela, il n'avait pas bougé. Les yeux étaient toujours ouverts, la bouche bée.

Le père regarda son fils. Tout était accompli. Ou presque. Il ne restait qu'une touche final à opérer.

Il sortit les dernières seringues de sa poche. Il retira les capuchons de protection. Il les laissa tomber dans le fioul. Par réflexe il les regarda dans l'axe de la

Au bord du lac

lumière d'une fenêtre, les mettant bien verticales, tapotant sur le verre pour bien amener les bulles d'air dans la partie la plus proche de l'aiguille. Il fit doucement jouer les pistons pour chasser l'air, faire apparaître de petits giclements.

Il était prêt. Il fouilla dans sa poche et y trouva un briquet. Il ne fumait pas mais en gardait toujours un sur lui. Cela pouvait tellement servir ! Allumer une bougie. Se faire un feu d'herbes sèches quand on se promène dans la montagne, pour faire cuire un repas.

Il fallut insister un peu mais l'accoudeur à côté de lui daigna s'enflammer. Alors l'homme planta les aiguilles dans sa cuisse et fit jouer tous les pistons en même temps. Il avait mis la dose parce qu'il ne savait pas trop comment s'y prendre. Et peut-être que le produit perdait de son efficacité au bout de deux ans.

Tout ce qu'il avait été, tout ce qu'il avait construit, tout ce qu'il avait engendré... Tout aurait bientôt disparu. Il n'en resterait rien. Ce serait mieux ainsi. Tout n'avait été que catastrophe, malédiction, faute, malheur, crime, péché. Il valait mieux que tout disparût pour de bon, qu'il ne restât rien. Que les flammes purifiasent tout.

Les yeux de l'homme se voilèrent. Il perdit connaissance tandis que les flammes envahissaient tout.

Au bord du lac

18 juillet 2018

Les ruines de l'épicerie étaient encore fumantes. Un pompier était toujours de faction, faisant régulièrement le tour du bâtiment détruit pour s'assurer que le feu ne reprenait pas. Il avait fallu toute la soirée de la veille pour éteindre le feu.

Le soir précédent, Mathias Richard s'était manifesté auprès de sa hiérarchie, signalant qu'il était sur place. Il était dans le salon de sa location, buvant seul un verre à la résolution de l'énigme qui l'obsédait depuis deux ans. Il envisageait de se saouler. Mais il avait entendu des cris dans la rue. Une odeur forte de fumée lui avait atteint les narines. Il était sorti sur le pas de sa porte. Il avait vu l'épicerie en flammes. Il avait étouffé un juron. Une partie du premier étage explosa à ce moment là. Sans doute la cuisine et une conduite de gaz. Une bonne partie du bâtiment s'effondra.

Rentrant dans la maison, Mathias Richard avait attrapé son téléphone mobile et appelé les pompiers. Quelqu'un d'autre l'avait déjà fait. Ils étaient déjà en route. Alors le policier avait appelé le commissariat pour dire qu'il était là. En cas d'urgence, il n'y plus de vacances qui tiennent. Il se précipita sur le lieu du drame et éloigna les curieux, exhibant sa carte professionnelle.

Au bord du lac

Tout brûlait. Impossible d'approcher, d'entrer, de tenter de sauver quelqu'un. D'ailleurs, y avait-il quelqu'un à sauver ? Lorsque les pompiers étaient arrivés, il avait aidé à maintenir l'ordre, à garder les curieux à distance.

Peu après minuit, il était rentré chez lui. L'incendie était éteint. Il n'y avait plus personne pour regarder. Se jetant sur son lit, il s'était endormi sans même se déshabiller.

Le matin, la police scientifique avait rapidement découvert deux cadavres calcinés. Un adulte, un enfant. Il faudrait quelques jours pour une identification formelle. Les enquêteurs commençaient déjà à opérer des prélèvements.

Plus loin, une équipe du distributeur de gaz était en train de creuser une tranchée pour couper la conduite menant à l'épicerie. Elle pourrait ensuite rétablir le gaz dans la ville.

Mathias Richard regardait les ruines fumantes de l'épicerie. Il était groggy. Ses yeux étaient rouges. L'affaire était désormais définitivement terminée. Il le savait. Il lui faudrait maintenant vivre avec la connaissance des raisons qui avaient poussé l'épicier à tuer son fils, avec l'explication du meurtre de la petite Julia, avec le souvenir de Julia... et avec la culpabilité d'avoir déclenché la fin de l'histoire.

Table des matières

4 JUILLET 2018.....	7
4 JUILLET 2016.....	11
7 JUILLET 2018.....	13
8 JUILLET 2018.....	19
2 AOÛT 2012.....	25
2 FÉVRIER 2006.....	31
10 JUILLET 2018.....	35
11 JUILLET 2018.....	37
4 MARS 2006.....	39
7 OCTOBRE 2015.....	49
12 JUILLET 2018.....	51
30 MAI 2006.....	53
3 JUILLET 2016.....	55
23 JUIN 2006.....	59
15 JUILLET 2016.....	63
12 DÉCEMBRE 1998.....	67
13 JUILLET 2018.....	71
3 JUILLET 2014.....	75
2 FÉVRIER 2006.....	79
16 JANVIER 1999.....	83
15 JUILLET 2018.....	89
2 JUILLET 2016.....	93
26 MARS 2001.....	97
4 JUILLET 2016.....	101

Au bord du lac

2 JUILLET 2006.....	107
2 JANVIER 2006.....	109
4 JUILLET 2006.....	113
4 JUILLET 2016.....	115
16 JUILLET 2018.....	119
17 JUILLET 2018.....	123
18 JUILLET 2018.....	129